



**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

N° 22 - AVRIL 1974



BULLETIN
DES
AMIS D'ANDRÉ GIDE

publié trimestriellement
par
L'UNITÉ D'ÉTUDES FRANÇAISES
DE L'UNIVERSITÉ DE LYON II

o
Septième Année
N° 22
AVRIL 1974

o
SOMMAIRE

Quatre lettres à M.-E. Coindreau	4
Le dossier de presse de <i>L'Immoraliste</i>	11
Le dossier de presse des <i>Faux-Monnayeurs</i>	21
Revue des autographes	50
Chronique bibliographique	55
IV ^e Assemblée générale de l'Association	59
Informations	68
Nouveaux Membres de l'Association	75
Publications de l'Association	77

RÉDACTION - ADMINISTRATION

Bibliothèque André Gide, Université de Lyon II
Chemin de l'Hippodrome, 69500 BRON

ABONNEMENT : Un an, 15 F (Étranger, \$ 4.00)
CCP Paris 25.172-76 - "Ass. Amis d'André Gide"

ASSOCIATION DES
AMIS D'ANDRÉ GIDE

Président d'honneur

ANDRÉ MALRAUX

Comité d'honneur

MM. Jean DELAY, François MAURIAC (†) & Jean PAUL-
HAN (†), de l'Académie française ; M^{mes} Marie-
Jeanne DURRY, Anne HEURGON-DESJARDINS & Élisabeth
VAN RYSSELBERGHE ; MM. Marc ALLÉGRET (†),
Auguste ANGLÈS, Julien CAIN, Étienne DENNERY,
Gaston GALLIMARD, Jean GIONO (†), Jean HYTIER,
Marcel JOUHANDEAU, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MAL-
LET, Robert RICATTE & Jean SCHLUMBERGER (†)

Conseil d'administration

M^{me} Catherine GIDE,
présidente

MM. Marcel ARLAND, de l'Académie française, Geor-
ges BLIN, professeur au Collège de France, Daniel
MOUTOTE, professeur à l'Université Paul-Valéry de
Montpellier, & Justin O'BRIEN, professeur
à l'Université Columbia de New York (†),
vice-présidents

MM. François CHAPON, Jean DENOËL, Claude
GALLIMARD, Bernard HUGUENIN & Jean LAMBERT,
membres

M^{me} Irène de BONSTETTEN,
trésorière

M. Claude MARTIN,
secrétaire



MARC ALLEGRET
vers sa dix-septième année

(Photographie inédite, coll. particulière.)

QUATRE LETTRES INÉDITES
D'ANDRÉ GIDE
À MAURICE-EDGAR COINDREAU

Lors de la dernière Assemblée générale de l'AAAG, l'un de ses Membres Fondateurs de la première heure, M. Maurice-Edgar Coindreau, a eu la générosité de remettre au secrétaire de l'Association les autographes de trois lettres et la photocopie d'une quatrième qu'il avait reçues de Gide en 1935-37. Nous lui en redisons ici notre vive reconnaissance, ainsi que d'avoir autorisé la publication de ces lettres dans le *Bulletin*.

Né en 1892 à La Roche-sur-Yon, d'une vieille famille vendéenne par sa mère, agrégé d'espagnol, Maurice-Edgar Coindreau enseigna d'abord au lycée français de Madrid puis fut Professeur de Français à l'Université de Princeton de 1923 à 1961. Avec la publication de *Divines Paroles* de Valle Inclan en 1927 chez Stock, il commençait une carrière qui a fait de lui, indéniablement, le plus prestigieux traducteur de France : c'est grâce à M.-E. Coindreau que furent connues dans notre langue la plupart des œuvres de Faulkner, Steinbeck, Dos Passos, Hemingway, Caldwell, Capote, Styron, William Goyen (sa traduction de *La Maison*

d'Haleine lui valut en 1954 le prix Halpérine-Kaminsky), Flannery O'Connor, Fred Chappell, etc... Il est également l'auteur d'*Aperçus de Littérature américaine* (Gallimard, 1946) et d'un gros ouvrage sur le théâtre français contemporain, *La Farce est jouée* (New York : Éd. de la Maison Française, 1942).

Dans les années 1945-50, M.-E. Coindreau fut critique littéraire au journal français, publié aux États-Unis, *Pour la Victoire* (qui prit après la Libération le titre de *France-Amérique*, où il donna plusieurs articles sur Gide : sur *Hamlet* (21 avril 1945), sur les *Interviews imaginaires* (5 mai 1945), "Derrière le masque de Thésée" (11 mai 1946), sur la traduction du *Journal* par Justin O'Brien (12 octobre 1947), et "La voix de Gide" (4 mars 1951).

Vers 1930, il rencontrait souvent Gide dans l'immeuble des Éditions Gallimard, et les présentations avaient été facilitées par les liens qu'avait déjà M.-E. Coindreau avec plusieurs amis de Gide, Valéry Larbaud notamment. La première lettre publiée ici témoigne du désir que tous deux éprouvaient de se mieux connaître (1) :

Cuverville, 9 Sept. 35

Cher Monsieur,

Je serais, de mon côté, fort heureux de cette rencontre et conversation que vous me proposez. Mais ne sais s'il me sera possible d'être à Paris entre 15 et 17 de ce mois. Veuillez vous en assurer en téléphonant Invalides 79.27 en arri-

(1) Carte postale anglaise (reproduction d'une estampe de Moronobu : "A Pleasure Party", British Museum), c.p. Criquetot-L'Esneval 9 sept. 1935, adressée à : Monsieur M.E. Coindreau, 2 rue Esprit des Lois, Bordeaux, Gironde.

vant à Paris.

Bien cordialement et attentivement votre

André Gide.

Ce mois de septembre s'écoula sans que la rencontre souhaitée pût avoir lieu, et M.-E. Coindreau envoya à Gide les deux textes dont il eût préféré l'entretenir : l'un était un essai de quatorze pages qu'il devait publier dans les *Mélanges offerts à Paul Laumonier* (Droz, 1935) - il avait été l'élève du célèbre ronsardiste à la Faculté des Lettres de Bordeaux - sous le titre : "Actualité du XVI^e siècle" et où il traçait quelques parallèles entre certains aspects de la littérature de la Renaissance et l'époque présente, notamment entre Montaigne et Gide, concluant : "Ainsi l'histoire éternellement se répète, les mêmes sujets apparaissent..." L'autre texte était une longue dissertation d'un des étudiants de M.-E. Coindreau à Princeton University. La lettre de Gide est adressée à *Monsieur M.E. Coindreau, Professeur à l'Université de Princeton, 413-1903 Hall, Princeton, New Jersey, U.S.A.* (2) :

CUVERVILLE

11 Octobre 35

Criquetot L'Esneval - Tél : 27

Seine-Inférieure

Cher Monsieur,

J'ai, de mon côté, vivement regretté d'être retenu à la campagne plus longtemps que je ne pensais d'abord. La lecture de votre trop court essai me fait mieux comprendre tout ce que j'ai perdu en manquant cette rencontre que vous me

(2) Un feuillet à en-tête gravé de Cuverville, 210x153 mm, écrit recto-verso. Enveloppe avec c. p. de Criquetot-L'Esneval du 12 octobre 1935.

proposiez. Pourtant je ne puis souscrire entièrement à ce que vous dites ni consentir à voir dans l'Histoire un éternel recommencement. J'aurais eu plaisir à causer de cela avec vous.

Quant à la brochure dactylographiée que vous aviez jointe à votre essai, veuillez dire à votre ami (dont je crois que je n'ai pas l'adresse - et j'ai laissé la brochure à Paris) que c'est certainement une des plus intelligentes et intéressantes études qui aient été, jusqu'à présent, écrites à mon sujet. Il y fait preuve d'une perspicacité singulière et je lui sais le plus grand gré de redresser fort équitablement certaines idées fausses et nombre de jugements préconçus - que les Anglais appellent si bien des "prejudices". (1)

Veuillez croire à mes sentiments de sympathie bien attentive.

André Gide.

(1) J'espère bien qu'il trouvera le moyen de la faire imprimer - ou de la donner dans une revue.

Au même moment (septembre 1935) paraissait chez Gallimard la traduction de *Light in August* due à M.-E. Coindreau, qui la faisait précéder d'une importante préface (c'était le troisième livre de Faulkner traduit en France, après *Sans-tuaire*, paru en 1933 avec la célèbre préface de Malraux, et *Tandis que j'agonise* [1934], traduit par M.-E. Coindreau et préfacé par Valéry Larbaud). On se rappelle la note de Gide dans son *Journal* : "Lumière d'Août, de Faulkner. J'espérais pouvoir admirer bien davantage. Certaines pages sont d'un grand livre ; perdu dans la manière et le procédé. Faulkner reste trop constamment conscient de l'inconscience de ses personnages, qu'il ne se lasse pas d'exposer et de

faire valoir. Quelle monotone insistance il y met !" (Avril 1936, p. 1249). Il y revint dans une lettre adressée à Maurice-Edgar Coindreau à l'occasion d'un article que celui-ci avait publié sur Eugène Dabit (mort à Sébastopol le 21 août 1936) dans *Le Courrier des Etats-Unis* (New York) du 14 novembre 1936 (3) :

1bis RUE VANEAU VII^e
Invalides 79-27

28 Nov. 36

Cher Monsieur,

Je lis avec émotion votre article sur Eugène Dabit et vous sais grand gré d'avoir songé à me l'envoyer.

*Et laissez-moi profiter de cette occasion pour vous dire l'intérêt très vif que j'ai pris à votre traduction de *Lumière* d'Août et à votre très intelligente préface. Croyez bien que je ne vous oublie pas, ni non plus l'aimable proposition d'accueil à Princeton.*

Je vous fais envoyer par la N.R.F. mon livre sur l'U.R.S.S. nouvellement paru et qui déjà fait grand tapage. Une bien cordiale poignée de mains.

André Gide.

La dernière lettre est écrite par Gide au moment où une nouvelle traduction de Maurice-Edgar Coindreau est sous presse aux Éditions Gallimard : *La Route au tabac* d'Erskine Caldwell (4).

(3) Un feuillet à en-tête gravé de la rue Vaneau, 210x125 mm, écrit au recto. L'autographe a naguère été offert par M.-E. Coindreau à M. Michel Gresset, qui va très prochainement faire paraître

CUVERVILLE

7 février 37

Criquetot L'Esneval - Tél : 27

Seine-Inférieure

Cher Monsieur,

A la campagne, je déplore de ne point avoir sous la main de Retour de l'U.R.S.S. - mais je récris aussitôt à la N.R.F. pour leur demander de réparer leur négligence. Je ne pourrai dédicacer le livre et vous prie de m'en excuser ; du reste je n'ai inscrit mon nom sur aucun des exemplaires de ce petit ouvrage.

Déjà je me réjouis de lire votre nouvelle traduction. Veuillez croire à mes sentiments bien cordiaux.

André Gide.

Pour finir, signalons que M.-E. Coindreau ne s'est pas contenté d'accueillir le *Thésée* par l'article rappelé plus haut : c'est à lui qu'il revint de corriger les épreuves et de donner le "bon à tirer" du livre que Jacques Schiffrin publiait avec enthousiasme dans ses "Pantheon Books". Voici quelques extraits de lettres de J. Schiffrin, à nous communiquées par M. Coindreau :

(21 septembre 1945) — "[...] Vous ai-je dit que j'ai reçu un nouveau manuscrit de Gide (1944): Thésée, que nous allons publier prochainement. [...]"

le premier volume des œuvres de William Faulkner dans la "Bibliothèque de la Pléiade".

(4) Un feuillet à en-tête gravé de Cuverville, 210x153 mm, écrit au recto. Enveloppe avec c.p. de Criquetot-L'Esneval du 8 février 1937, adressée à : Monsieur M.E. Coindreau, 413 1903 Hall, Princeton, New Jersey, U.S.A.

(3 janvier 1946) — "[...] ce matin, la mise en page (dernières épreuves) du Thésée. J'espère qu'il vous sera possible de le lire assez rapidement : je ne donnerai pas le "bon à tirer" sans avoir reçu votre jeu d'épreuves corrigé. Merci mille fois à l'avance d'avoir voulu jeter votre "œil américain" sur ces dernières épreuves. [...]"

(10 janvier 1946) — "Cher ami, Un mot à la hâte pour vous remercier - et bien vivement - de m'avoir si vite renvoyé et si bien corrigé le Thésée. Le livre paraîtra en mars, je pense. Vous l'aurez aussitôt. Encore merci. Très amicalement."

(12 avril 1946) — "[...] J'attends avec impatience votre article sur Thésée (grand succès - et mérité. C'est vraiment un texte épatant) et vs remercie de ce que vs me dites au sujet de la présentation. Hélas ! les imprimeurs d'ici ne sont pas f... de faire ce que vous voudriez... Mais avez-vous lu l'article de Bédé ds Victoire d'aujourd'hui ? Bien décevant, n'est-ce pas ? Il y aurait mieux et plus à dire. Il m'a écrit pourtant que c'est "un livre de haute qualité - un "livre qui vous honore - et auquel je m'efforce "de rendre, ds le prochain n° de France-Am., "l'hommage qui convient." Je n'ai pas vu d'hommage... [...]"

LE DOSSIER DE PRESSE
DE "L'IMMORALISTE"
(SUITE)

LÉON BLUM

(*Gil Blas*, 29 août 1903)

(Gide et Blum (1872-1950) se lièrent d'amitié à la fin de 1888, élèves de Philosophie au Lycée Henri IV. En 1891, ils s'étaient tous deux trouvés aux sommaires de La Conque de Pierre Louÿs ; en 1901, Gide a succédé à Blum comme critique littéraire de La Revue blanche, au moment où celui-ci publiait son premier livre, Les Nouvelles Conversations de Gœthe avec Eckermann. C'est au Gil Blas que, en 1903, Léon Blum tient régulièrement la chronique des "Livres" : son article du 29 août y traite conjointement de Prétexes et de L'Immoraliste ; il le recueillera en 1906 dans En lisant (Paris : Ollendorff), pp. 133-46.)

M. ANDRÉ GIDE

Dans le rapport de M. Catulle Mendès sur le *Mouvement poétique français*, il est question en quelque endroit de "M. André Gide, fort jeune en-

core, et sur qui beaucoup de personnes fondent les plus hardies et les plus belles espérances, M. Maurice Leblanc va jusqu'à le traiter de délicieux génie..." Je crois que M. Mendès a commis une légère erreur en attribuant cette opinion à M. Maurice Leblanc. Il doit s'agir plutôt de M. Maurice Le Blond, un des jeunes théoriciens de l'école dite *naturiste*. Mais il n'en est pas moins vrai que le génie de M. André Gide est délicieux, et que beaucoup de personnes, dont je suis, fondent sur lui les plus belles espérances. Ces espérances n'ont rien de hardi ; elles sont naturellement établies sur une œuvre déjà riche, et que viennent d'accroître, en une même année, deux œuvres nouvelles, *Prétextes* et *L'Immoraliste*.

Il ne m'échappe pas que l'œuvre de M. André Gide n'est pas répandue. Mais on sait trop bien comment se font aujourd'hui les réputations littéraires. Il n'y a pas beaucoup de critiques, et peut-être ont-ils trop à lire pour lire très bien. D'autre part, nous ne connaissons plus le public tranquille d'autrefois, ce public de connaisseurs et d'hommes cultivés qui, par le loisir, la conversation, l'échange, créaient entre eux la notoriété ou même la gloire des écrivains. Notre public est pressé, gourmand, avide ; il lit beaucoup, mais vite, et parfois peu distinctement. Le choix étant difficile dans la masse énorme de livres nouveaux qu'on voit s'amonceler chaque semaine, il s'en fie aux réputations, qui sont quelquefois trompeuses, ou à la publicité, qui dépend d'autres causes que du talent. Comment donc s'établit finalement l'équilibre, car il ne faut pas croire, en littérature, aux injustices prolongées ou aux chefs-d'œuvre inconnus ? Voici : un nom se propage peu à peu dans les cercles de jeunes gens, dans ces petits cénacles d'écri-

vains débutants où l'on rencontre d'ordinaire, avec de la passion et de l'injustice contre les aînés, une si franche équité à s'apprécier entre soi, un amour si noble de l'art, tant d'enthousiasme, de noblesse, et de désintéressement. Ce nom passe de groupe en groupe, il atteint ceux des écrivains classés et connus qui ont eu la féconde sagesse de rester en contact avec la jeunesse littéraire. Et c'est déjà un nom qu'entre gens du métier l'on sait et l'on répète. On le prononce, suivant les cas, avec mépris, avec un accent protecteur, avec des mots sympathiques, et d'ordinaire on ne connaît pas l'œuvre, mais du moins on sait le nom. Après quelques années de ce travail secret et souterrain, il ne faut plus qu'un événement presque fortuit : un incident de théâtre, un article plus ou moins retentissant, ou même une récompense académique, et le petit monde des lettres parisiennes compte "un jeune maître" de plus.

Cette histoire fut celle de... il me faudrait nommer trop de gens. Elle est ou sera celle de M. André Gide. C'est trop peu de dire qu'on l'estime ou qu'on l'aime dans les milieux de jeunes écrivains ; le sentiment qu'on y éprouve pour lui ressemble plutôt à de l'admiration. A la vérité, il est l'écrivain le mieux doué de sa génération. Il écrit depuis quinze ans. Il a publié dix volumes. Quelques-uns de ses ouvrages, comme *Paludes* ou *Philoctète*, ont tous les caractères des écrits qui doivent durer. Pour que le nom de M. Gide soit connu de tout le monde, le travail préparatoire est fait, et il ne manque plus que l'événement fortuit.

Des deux livres que M. Gide a fait paraître le plus récemment, l'un, *Prétextes*, est un recueil de fragments et d'articles, mais qui méri-

taient bien, en effet, d'être recueillis. On y trouve deux conférences sur de subtils sujets d'esthétique, une polémique charmante et décisive avec MM. Barrès et Maurras sur cette question du *déracinement* qui nous aura tant et si utilement occupés, puis des chroniques, sous forme épistolaire, touchant à divers points de morale, de littérature et d'art, et qui sont également remarquables par l'abondance, la force et la grâce des idées, par l'étendue et la personnalité de la culture, par une curiosité inventive et sensible de la pensée, par l'adresse sérieuse de la discussion. Ces qualités sont aussi celles qui donnent tant de prix aux quelques études critiques que M. Gide a réunies à la fin du volume, et parmi lesquelles je veux signaler surtout : d'abord un article consacré à un livre étrange, qui ne fit que passer voici quelques années, mais qu'on verra reparaître et durer, car il est unique, *Le Livre du Petit Gendeleltre*, de Maurice Léon, confession étrange et posthume d'un enfant peut-être doué pour la gloire, — puis, et surtout, une longue étude sur Oscar Wilde, vraiment parfaite de justesse et de vérité.

Quant à *L'Immoraliste*, c'est le livre le plus uni, le plus direct qu'ait encore écrit M. Gide, le mieux construit, le plus net et le plus simple de ligne. C'est l'histoire d'un jeune homme qui vient de se marier, épuisé, sans le savoir, par une vie de labeur extrême et précoce. Brusquement une maladie l'atteint, une maladie menaçante, mais qu'arrêteront peut-être des soins minutieux et une ferme volonté de vivre. Et aussitôt, par la vue de la mort, par la résolution de guérir, le caractère même du malade va changer. Jadis imbu de morale chrétienne, il ignorait ou méprisait son corps. La vie, la vigueur, la beauté de son corps deviendront pour lui le bon-

heur, le devoir et la vertu même. Entraîné par cet amour de la santé naturelle, il en vient à rechercher dans l'énergie fruste des hommes ce qu'elle a de plus spontané, de plus vivace, de plus brutal. Et ainsi il goûte, il provoque les actes de pur instinct, recherche uniquement les êtres chez qui "l'amas de toutes connaissances acquises s'écaille comme un fard et, par places, laisse voir à nu la chair même, l'être authentique qui se cachait". Entre vingt enfants arabes qui jouent près de lui à Biskra, il préférera celui qui d'un agile mouvement vient de dérober les ciseaux de sa femme. La vie de Paris l'excède par sa fadeur, sa ressemblance, le défaut de saillie et d'originalité. De ses amis, "aucun n'a su être malade". Il prend en haine "la culture, née de la vie, tuant la vie". Revenu chez lui, en Normandie, ce n'est plus qu'avec les braconniers, les ivrognes, les vagabonds qu'il se plaît, et il jouit de les dépraver encore. La brutalité, la méchanceté de la passion a pris à ses yeux "un hypocrite aspect de santé, de vigueur". Sa femme, de solitude et d'épuisement, tombe malade, malade comme lui-même l'avait été autrefois. Il la soigne d'abord avec un amour sincère, mais il est devenu inquiet, nomade ; il se dégoûte à présent des villes et des paysages, puisqu'il traîne avec lui une malade, une faible, que son instinct le pousse à supprimer. Lui est fort maintenant, et méprise les soins qu'exige la maladie. Et, en effet, Marceline, chaque jour plus atteinte, mourut à Biskra, seule et désolée, une nuit d'avril.

Sous une forme un peu insidieuse et détournée, M. Gide a touché là un des problèmes capitaux de toute morale, le même qui dut hanter un Nietzsche ou un Tolstoï. Si nous aimons notre vie, où s'arrêtera l'égoïsme et la cruauté de l'instinct ? si la vertu doit faire partie de no-

tre bonheur, où s'arrêteront la résignation et le sacrifice ?... Mais cette discussion serait infinie. J'aime mieux marquer avec quel art, quel sens dramatique, M. Gide a retracé la lutte sage et méthodique de son héros contre la maladie, faisant ainsi d'une suite d'observations cliniques le plus passionnant et le plus délicat des récits, avec quelle lumineuse beauté se détachent les paysages et les impressions de nature dont le livre est enrichi : le jardin public de Biskra, les vergers de l'oasis, les jardins bas de Syracuse, les collines de Ravello, les pâturages de Normandie, et, pour en donner quelque idée, je choisis, presque au hasard, la page que voici :

"L'automne s'avancait. Les matins des derniers beaux jours sont les plus frais, les plus limpides? Parfois l'atmosphère mouillée bleusait les lointains, les reculait encore, faisait d'une promenade un voyage ; le pays semblait agrandi ; parfois, au contraire, la transparence anormale de l'air rendait les horizons tout proches ; on les eût atteints d'un coup d'aile, et je ne sais ce qui des deux emplissait de plus de langueur... L'herbe, chaque matin plus trempée, ne séchait plus au revers de l'orée ; à la fine aube, elle était blanche. Les canards, sur l'eau des douves, battaient de l'aile ; ils s'agitaient sauvagement ; on les voyait parfois se soulever, faire avec de grands cris, dans un vol tapageur, le tour de la Morinière. Un matin, nous ne les vîmes plus. Et, peu de jours après, le temps changea. Ce fut, un soir, tout à coup, un grand souffle, une haleine de mer, forte, non divisée, amenant le nord et la pluie, emportant les oiseaux nomades..."

Voilà une prose de poète, mais toutes nos grandes proses originales, depuis Bossuet jusqu'à

M. Barrès, ont été des proses poétiques. C'est, à mon goût, une prose de grand écrivain, et j'estime que M. Émile Faguet, dans un article récent, a fait bien médiocre part à la louange. "M. Gide, dit-il, a du style, un style qui s'écoute parler, un style à la Fontenelle, mais enfin un style, et intéressant, et sain en son fond..." M. Faguet est parfois bien intelligent, mais il y a peu de sûreté dans son tact esthétique. Le rapprochement avec Fontenelle est déconcertant. Je penserais plutôt à la prose de Lamartine, aux meilleures pages de Fromentin. Mais qu'importent les comparaisons ? Ce qui me paraît certain, c'est que la langue de M. Gide est également forte et imagée. J'en admire surtout la pureté. Elle est lucide, fluide, transparente, et, bien que savante, semble

*À ces eaux si pures et si belles,
Qui coulent sans effort des sources natu-
relles.*

Les verbes ou les épithètes les plus simples y prennent, par leur position ou par leur rapprochement, une sorte de valeur cristalline. L'expression, même la plus serrée, la plus abstraite de la pensée, y paraît comme baignée d'un air vaporeux et matinal.

Au reste, il est un écrivain que M. André Gide me rappelle de plus près. C'est ce délicieux Maurice de Guérin, qu'admirèrent George Sand, Barbey d'Aureville et Sainte-Beuve, qu'on admire pendant vingt ans à leur suite, et qu'on ne lit plus assez aujourd'hui. Quand on relit *Le Centaure*, les mêmes qualités frappent, les mêmes préférences d'écrivain, les mêmes habitudes que dans *L'Immoraliste* ou dans *Les Nourritures terrestres*. On retrouve d'ailleurs dans la formation de leur pensée la même parenté que dans leurs dons natu-

rels. Il est sensible que, comme Maurice de Guérin, M. Gide fut marqué d'abord par une forte éducation religieuse et familiale, par une culture morale un peu contraignante et sévère, et la trace qu'elle a laissée dans son esprit ne s'est pas effacée. On sent en lui comme une ancienne ferveur, et peut-être, en ses jeunes années, aurait-il aimé suivre un Lamennais dans sa solitude de Bretagne. Il y a quelque chose d'indélébile dans cette empreinte religieuse. "Le grave enseignement huguenot de ma mère, dit le héros de *L'Immoraliste*, s'était, avec sa belle image, lentement effacé en mon cœur. Je ne soupçonnais pas encore combien cette première morale d'enfant nous maîtrise, ni quels plis elle laisse à l'esprit..." Puis on sent en M. Gide, comme chez Guérin, le trouble, le doute, la libération complète et même la contradiction de l'intelligence, — mais cependant la persistance profonde du sentiment religieux retourné tout entier vers la Nature, vers toutes les formes sensibles de la vie, vers tous les mouvements animés de la pensée.

"On a vu, dit Sainte-Beuve, comment il aimait à se répandre et presque à se ramifier dans la nature. Il était, à de certains moments, comme ces plantes voyageuses dont les racines flottent, à la surface des eaux, au gré des mers. Il a exprimé en mainte occasion cette sensation diffuse, errante..." Le christianisme ainsi converti en une sorte de panthéisme, non pas un panthéisme abstrait et métaphysique, mais un panthéisme passionné, frémissant, voluptueux, aspirant avec la même avidité toutes les formes, toutes les senteurs, toutes les significations possibles de la Nature, une sorte de volupté païenne des sens ouverts et de l'intelligence, mais, en même temps, une permanence de l'instinct moral, de l'inquiétude, du scrupule, qui mêle à ce délire l'étude,

la réflexion, la gravité, le souci du bien et du mal, et comme un goût de casuistique — voilà ce qui caractérisait Maurice de Guérin, et voilà peut-être aussi le fond du tempérament de M. Gide.



Contrairement à notre espoir, nous ne sommes pas en mesure de publier dans le présent numéro la fin de ce "dossier de L'Immoraliste", n'ayant pas eu à temps communication de deux articles italiens : l'un, anonyme, paru dans Il Marzocco du 21 juin 1902, l'autre, de douze pages et signé Gian Petro Lucini, paru dans La Rassegna internazionale du 15 avril 1903 ; nous n'avons d'autre part pas encore retrouvé une note qui a dû paraître dans le Gil Blas, en juin 1902, sous la signature de La Hire.

L'article ci-dessus reproduit de Léon Blum est le quatorzième du dossier dont nous avons commencé la publication dans le Bulletin n° 19 de juillet 1973. Il n'est d'ailleurs pas impossible que, outre les trois textes dont nous devons différer la reproduction, d'autres existent qui nous aient échappé (rappelons que le dossier réuni par Gide lui-même, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, ne contient que cinq articles, et qu'un récent biographe de Gide écrivait : les articles consacrés à L'Immoraliste se comptèrent sur les doigts d'une seule main. Exactement : quatre articles...) : nous serons naturellement très reconnaissant à ceux de nos amis qui voudraient bien nous les signaler ou, mieux encore, nous en communiquer copie.

LE DOSSIER DE PRESSE
DES "FAUX-MONNAYEURS"

(SUITE)

JOHN CHARPENTIER

(*Mercur*e de France, n° 667,
1^{er} avril 1926, pp. 156-8)

(La chronique des romans du Mercure, en 1926, est tenue par John Charpentier (1880-1949), qui publiera l'année suivante un livre sur Le Symbolisme, puis d'autres études sur la poésie et plusieurs biographies d'écrivains français et anglais. Sa chronique du 1^{er} avril 1926 est consacrée à quatre romans : Les Faux-Monnayeurs, Bella de Jean Giraudoux, Le Navire aveugle de Jacques Barreyre et la réédition de Monsieur Vénus de Rachilde.)

LES ROMANS

Les Faux-Monnayeurs, par André Gide. Si la preuve avait besoin d'être faite que M. Gide, essayiste admirable, n'a rien d'un romancier, elle le serait par cet étrange ouvrage dont le principal protagoniste déclare s'intéresser plus

aux idées qu'aux hommes. Nul doute, en effet, que M. Gide, qui ambitionna d'écrire un roman qui ne ressemblât à aucun roman dans *Les Faux-Monnayeurs*, n'y ait attesté son impuissance à douer de vie des personnages indépendants et à les laisser agir par eux-mêmes, ce qui est la qualité essentielle du romancier. On chercherait, du reste, en vain un sujet ou une action véritable aux *Faux-Monnayeurs* qui pèchent, d'abord, par manque d'unité ou d'homogénéité, étant à la fois, ou prétendant être, un roman et la projection de ce roman sur le plan intellectuel, un tableau de la vie et sa critique, non point morale ni même psychologique, mais esthétique. Mais quand Edouard, le héros de M. Gide, et dont M. Gide fait son interprète, compare les hommes à des roseaux, pour reprendre le mot pascalien, et les idées au vent qui agite ces roseaux, nous ne sommes pas dupes de sa paradoxale assimilation. Point d'analogie, il est vrai, entre la condition des roseaux par rapport au vent, et celle des hommes par rapport aux idées. Le vent est extérieur aux roseaux, il est autre qu'eux, et nous ne connaissons de lui que par le mouvement qu'il leur imprime. Les idées, au contraire, ne s'expliquent, elles n'ont de sens et d'intérêt pour nous, qu'en raison des hommes qui les engendrent, des sensations et des passions des hommes dont elles procèdent. C'est bien cela. M. Gide a coupé le cordon ombilical. Il a isolé de leurs créateurs les idées, et tout arbitraire, tout artifice, ou toute métaphysique, si l'on préfère, lui est dès lors permise. Qu'il veuille, ensuite, que le romancier néglige ou dédaigne de peindre la figure de ses personnages, une telle prétention n'a rien qui nous surprenne. On devine que les individus qu'il montre ainsi, se manifestant dans le vide ou dans l'abstrait, ne peuvent tenir leur vie que de la sienne propre, et qu'ils ne sont, par consé-

quent, qu'une représentation animée de ses idées ou de ses sentiments, auxquels il oppose, naturellement, les idées et les sentiments qu'il mésestime ou qu'il exècre.

Résumer *Les Faux-Monnayeurs* serait trahir cette œuvre touffue, claire, cependant, comme une forêt d'acier, dont la valeur intellectuelle est considérable et qui ne cesse un instant de passionner l'intérêt, à cause de la valeur de la personnalité de M. Gide. Seul le cerveau de ce curieux homme, bien déplaisant, je l'accorde, sous plus d'un rapport, pouvait concevoir le monde pervers — *faux*, je crois, dans son ensemble, comme la monnaie qui le symbolise — et qui projette des gesticulations diaboliques sur l'écran d'une fiction qui laisse voir sa trame. Non qu'il n'y ait une réalité, et une réalité profonde dans *Les Faux-Monnayeurs*, dont je serais tenté de dire de l'atmosphère qu'elle est celle des romans russes, de Dostoïevski, en particulier, mais traversée d'un courant froid de protestantisme... La sincérité de M. Gide a l'égard de lui-même le contraignait de nous apporter des révélations sur les hommes, à cause, précisément, de ce qu'il y a de général dans le particulier, comme il le reconnaît. Ainsi que tous les vrais subjectifs, c'est sur l'époque de sa vie la plus trouble et la plus riche en aspirations diverses et contraintes, c'est-à-dire sur son enfance et son adolescence, que M. Gide a concentré l'effort de son examen lucide ; et les aspects qu'il a représentés de ses différents "moi" puérils et juvéniles dans *Les Faux-Monnayeurs* constituent un ensemble de documents cruels, et navrants, mais d'une qualité psychologique de tout premier ordre. Enfin, M. Gide est un grand écrivain, le plus ferme et le plus souple, peut-être, à la fois, de notre temps. Son aisance à manier la langue classique,

en la modernisant sans cesse pour la plier à ce qu'il a à dire de complexe, est un enchantement.

ANDRÉ BILLY

(L'Œuvre, 16 février 1926, p. 4)

(Dans la page littéraire de L'Œuvre du mardi 16 février 1926, André Billy (1882-1971) parle de *Bella de Giraudoux*, de *La Pierre d'Horeb* de *Duhamel* et termine avec *Les Faux-Monnayeurs*.)

Les Faux-Monnayeurs non plus n'ont pas leur pareil, mais que dire pour les faire aimer ? C'est un livre haïssable, sur lequel je me garderai d'insister, reculant devant la difficulté qu'il y aurait à vouloir, dans un journal comme celui-ci, rendre tous les aspects, indiquer toutes les pentes d'une œuvre si désagréablement immorale. Nous ne nous ferons pas, n'est-ce pas, plus vertueux que nous ne sommes. Nous ne dénierons pas au vice ses attraits, mais nous mettrons nettement à part le vice pour lequel M. André Gide fait dans ses *Faux-Monnayeurs* une sorte d'apologie en action. Tel que nous le dépeint M. Gide, ce vice-là relève beaucoup plus de la correctionnelle que de la littérature.

Aussi bien trouve-t-on dans *Les Faux-Monnayeurs* quelques tableaux de mœurs assez bien faits, un ou deux types curieux et des idées esthétiques discutables mais intéressantes à débattre en petit comité, vers une heure du matin dans la fumée des pipes. Je ne mettrai pas à la charge de M. Gide les fautes de français qu'on relève dans son roman, puisqu'il n'en a pas, m'assure-t-on, corrigé les épreuves.

MARCEL ARLAND

(*Les Feuilles Libres*, n° 42,
janvier-février 1926, pp. 394-5)

(A vingt-sept ans, Marcel Arland n'est encore en 1926 que le romancier de Terres étrangères, La Route obscure, Étienne et Monique. Mais il a publié son célèbre essai sur "un nouveau mal du siècle" en février 1924 dans La N.R.F., dont il est devenu un collaborateur régulier. C'est dans les Feuilles libres de Marcel Raval qu'il rend compte du roman de Gide.)

LE ROMAN

LES FAUX-MONNAYEURS, par André Gide (N.R.F. édit.).

On a dit que *Les Faux-Monnayeurs* n'étaient pas un roman, et je le crois aussi ; ce n'est pas que Gide y ait mis trop d'intelligence, mais cette intelligence, il n'a pas su la cacher. Ses personnages ne sont ni invraisemblables, ni dénués de vie, pourtant, le livre fermé, aucun d'eux ne reste vivant dans notre esprit, sauf sans doute le personnage central d'Edmond, — mais en quel livre de Gide ne le retrouve-t-on pas ? Gide, qui ne fut jamais à son aise dans le plaisant ou dans le familier, s'est astreint ici à l'aisance, estimant que cette aisance et même un certain laisser-aller étaient le propre du roman. Il est part à l'aventure. Il a fait sienne l'épigramme de Stendhal : "Un roman, c'est un miroir qui se promène le long d'une route." Mais Stendhal, au moins, avait soin de choisir sa route, et d'autre part le miroir que tient Gide, Gide le tient mal, c'est Gide lui-même, et seulement lui qui reflète ce miroir. Que Gide ait tenté un roman objectif, qu'il eût voulu faire une incursion

dans la vie, cela ne peut guère être nié ; mais bientôt, plus que ses créatures, c'est le jeu de sa création qui l'a sollicité, et plus que son roman, la manière dont il le faisait. Aussitôt : "Le voilà bien, s'écrit-il, le véritable sujet de mon livre". Car nul plus que lui ne sait se justifier et tirer parti de ses faiblesses ; c'est à lui qu'on pourrait appliquer la parole de Shakespeare sur Cléopâtre : "D'une défaillance, elle sait faire une beauté". (C'est précisément Gide qui traduit ainsi). Ce flottement, du sujet premier à la considération de ce sujet, cette métaphysique du roman, et d'ailleurs plus d'une question agitée au cours de ces pages, ne sont pas sans rappeler un peu Valéry.

Il n'y aurait peut-être pas grand mal à tout cela, si l'impression dominante n'était celle d'un éparpillement. Gide l'a bien compris, et pour légitimer son œuvre, il déclare à mi-chemin : "Les romans sont d'habitude une coupe en profondeur ; pourquoi ne pas la faire en largeur ?" L'idée est ingénieuse ; l'ennui est qu'on obtient ainsi une sorte de fresque dont les détails sont fort intéressants, mais qui ne constitue pas une œuvre pleine et fournie. Les personnages des *Faux-Monnayeurs* sont tracés sur un même plan ; le tout est subtil, mais sans passion ; large, mais sans relief ; délicat, mais grisâtre et monotone. Quelquefois Gide parvient à s'oublier lui-même : alors c'est un son plus pur, nous voilà vraiment émus — pas pour longtemps, hélas ! Il est une autre observation que je voudrais faire : que Gide, dans *L'Immoraliste*, signale le goût de Michel pour les jeunes garçons, cela ne manque pas d'audace ; que ce goût soit plus ou moins exprimé dans ses œuvres suivantes, tant pis, c'est une habitude ; et *Corydon*, livre didactique et en quelque sens scolaire, abandonne toute prétention litté-

raire. Mais *Les Faux-Monnayeurs*, qui veulent être un grand livre, sont construits presque uniquement autour de ce goût ; j'avoue que cela me paraît un peu lassant.

Et pourtant, c'est un éloge des *Faux-Monnayeurs* que je voulais entreprendre. Si le nouveau livre de Gide était l'objet d'une commune louange, je n'aurais aucun scrupule à insister sur ce qui me déplaît en lui ou me gêne. Mais je le vois attaqué d'un peu partout, et parmi ses détracteurs, il en est de qualité assez basse pour que je n'aie point envie de me ranger à leur côté. Quelques reproches que j'adresse d'ailleurs à ce livre, je n'en méconnais pas l'importance, et c'est bien pourquoi je me suis livré à ces reproches. *Les Faux-Monnayeurs* sont une des plus rares entreprises qui pouvaient être tentées, et, malgré toutes leurs imperfections, un livre à peu près unique dans notre littérature. Je trouve beau qu'à plus de cinquante ans, Gide essaie de se renouveler, comme, du reste, il l'a fait presque à chacune de ses œuvres. Son nouveau livre est plein de jeunesse, d'une jeunesse parfois fardée, sans doute, mais dont le charme ne vient nullement de ce fard ; il est jeune par les inspirations, les révoltes, les voix confuses de ses adolescents ; jeune aussi par la figure même de Gide, sa curiosité et son ardeur incessante. Toute la vie de cet homme et toutes les œuvres de cet écrivain sont des sortes de préludes. Préludes à quelle vie véritable, à quelle œuvre complète ? Quoi qu'il en soit, je persiste à tenir Gide pour le plus émouvant d'entre nos aînés.

PIERRE DOMINIQUE

(*Le Soir*, 5 février 1926)

(Ancien médecin, écrivain et critique fougueux et fécond, auteur d'innombrables romans et essais, Pierre Dominique écrit pour les lecteurs de sa "Vie littéraire" du vendredi 5 février 1926, dans le quotidien bruxellois *Le Soir*, un violent pamphlet anti-gidien à l'occasion des *Faux-Monnayeurs*.)

ANDRÉ GIDE (1)

Il s'agit de savoir comment M. André Gide s'y est pris pour écrire ce roman. On sait comment s'y prennent les vrais romanciers, les seuls qui méritent ce nom. Ils n'évoquent pas leurs aventures, oh non ! comme a pu faire Loti ; ils ne développent pas non plus une thèse pour transporter la méthode de Dumas fils chez l'éditeur, ne s'en tiennent pas à une situation, comme feu Scribe au théâtre ; ils partent d'un caractère, ils ajoutent, comme l'a dit Balzac, qui demeure le Maître par excellence, à l'état-civil. Ils bâtissent un, deux, trois, dix bonshommes ; ce sont des naissances parfois pénibles, parfois faciles comme les naissances d'êtres humains ; ils donnent à chacun de ces bonshommes un âge, un nom, un habit, des manières bonnes ou mauvaises, des défauts ou des vertus ; ils connaissent son histoire et même sa parenté. J'ai dit que Balzac était le véritable maître, oui, car il n'y a là rien de Zola essayant de créer, avec d'ailleurs une grande puissance, un véritable arbre généalogique. Le travail de Zola sent le laboratoire, celui de Balzac, c'est le mouvement de la vie elle-même. Tout cela pour dire que M. André Gide a dû mal s'y prendre quand il a décidé d'écrire *Les Faux-Monnayeurs*.

+
+ +

(1) *Les Faux-Monnayeurs*, N.R.F.

C'est aussi que M. Gide est plein de défauts. D'abord, il est prêcheur. Protestant, on le sait, évangélique endiablé, moral comme pas un, quand il n'est pas *immoraliste*, mais on lui passerait tout cela, même en littérature, s'il n'était pas plus prêcheur qu'il n'est permis de l'être. Et comme tous les prêcheurs, il passe à côté de la vie. Car aimer, manger, boire, chanter, travailler, est une chose, et prêcher en est une autre. Le pis est qu'il a fait école ; mais nous reviendrons là-dessus.

Ensuite il est distingué. On peut concevoir un prêcheur sympathique ; c'est le tonitruant, celui qui vous menace tout bonnement des flammes de l'enfer, ou qui tonne contre la Babylone moderne, ou qui, au grand siècle (c'est le XVI^e que je veux dire), chevauche à travers l'Europe. Mais le prêcheur distingué, le sermonnaire et sermonneur fadossard, attristé autant qu'attristant, oh non ! Et surtout dans un siècle comme le nôtre, au milieu des volcans !

Et puis il est long. Voici un roman, il paraît que c'est son premier roman, et que *L'Immoraliste*, par exemple, est un récit, tandis que *Les Caves du Vatican* sont une "sotie" (vous connaissez ?), voilà un roman de 500 pages, de 16.000 lignes. Et remarquez bien qu'il paraît plus long qu'il n'est en réalité. Assurément *La Débâcle* est une masse, et même une masse plus imposante que *Les Faux-Monnayeurs*, environ 18.000 lignes je crois, mais cela se lit d'une traite malgré la lourdeur du style de Zola. Ouvrez *La Guerre et la Paix* : trois volumes dont l'ensemble vaut bien deux fois sinon trois *Les Faux-Monnayeurs*. En quantité j'entends. Cela se mange, se boit, s'avale. C'est que cela fourmille de personnages, les uns historiques et observés, ou mieux, recréés, les autres imagés, qui tous sont

merveilleusement vivants. De ces hommes que l'on a connus, ou dont on a connu les frères.

Ah ! nous commençons à nous entendre. Il se pourrait que Zola eût vécu, et Alphonse Daudet donc, et Balzac, et Stendhal, et ce Tolstoï, ce formidable ami des hommes. Ils ont été soldats, campagnards, employés, secrétaires ; ils se sont mêlés à la vie de la campagne et de la ville, ils ont pris parti, ils ont éprouvé des passions. M. Gide, au contraire, ne s'est pas mêlé à la vie. On ne voit pas, par exemple, ce qu'il a retiré de la guerre, de ce cataclysme qui a failli broyer la civilisation. Autant dire que M. Gide ne connaît pas le peuple, n'a jamais été au peuple, a toujours vécu dans une chambre close.

+
+
+

Et je sais bien l'objection que l'on va me faire. De très beaux livres ont été des livres écrits par des aristocrates de la pensée et du style. Dire donc que M. Gide est un aristocrate ne signifie pas qu'il n'est pas humain. D'accord, mais d'abord M. Gide n'est pas un aristocrate, ensuite ce que l'on veut dire est très exactement ceci : M. Gide a l'horreur du plein air, de l'effort physique, et tout prêcheur qu'il est, du prêche sur la place. Il est homme de chapelle ; il sent le renfermé. Il est artificiel, mais gardons-nous de croire qu'il le soit volontairement. M. Abel Hermant aussi, à force d'avoir un style retenu, fait figure d'artificiel. N'empêche que son *Courpières* est un beau livre et que le début de la *Chronique du Cadet de Coutras* est une chose excellente. Il observe. Lui aussi assurément, vit dans un univers restreint ; lui non plus ne peut se vanter d'exprimer notre époque, mais encore une fois, il regarde, fût-ce par la fenêtre. M. Gide regarde vaguement dans une cour intérieure

de petits jeunes gens sans grandes passions qui gravitent autour de lui ; il les peint aux couleurs de sa triste philosophie et sur les scènes qu'il prétend meubler : voilà ses personnages.

+ +

Enfin, il y a pire que tout cela. Ces critiques littéraires valent ce qu'elles valent, bien qu'elles constituent déjà une critique morale, car on ne saurait nous faire prendre pour maître, aujourd'hui, ni un homme qui s'enferme et tourne le dos à la rue vivante, ni un homme qui a trahi l'amitié (allusion dépourvue de fiel, mais très nette, à cette vente de livres dédicacés que l'on pouvait brûler si l'on voulait faire de la philosophie). Mais au-dessus de ces critiques littéraires, il y a une critique qui ne sera même pas morale, si l'on veut, mais qui pourtant visera à rejeter pour des raisons de *tenue* M. Gide comme maître de la jeunesse.

M. Gide est un obsédé. Et il ne l'est pas du simple geste sexuel, mais du geste sexuel anormal. Remarquez bien que nous ne faisons pas la même critique à Socrate, ni à Oscar Wilde, non pas. Nous la faisons à M. Gide parce qu'il est tortueux. Romain Rolland nous conte dans son *Michel-Ange*, qui est un livre héroïque, les amours du grand homme et de Guido Cavalcanti. Et il le fait chastement, car il est chaste comme le fut Michel-Ange. Dirai-je de M. André Gide qu'il ne l'est pas ?

Il est difficile de donner des exemples parce que M. Gide procède par allusions. Inutile de dire que l'on aimerait infiniment mieux la franchise. Et puis une allusion est peu de chose, mais que telle page en porte une, telle page une autre, telle page une troisième, cela gêne à la fin et l'on est bien obligé de parler d'ob-

session.

S'il n'y avait d'ailleurs que cela, mais la plupart de leurs actes, aux pauvres héros présentés par M. Gide, suent l'hypocrisie. Automatiquement, tout tourne au mensonge, au vol, avec toujours, même lorsqu'on ment, même lorsqu'on vole, le prêche, le terrible prêche, le christianisme qui arrive où il n'a que faire et souligne la parfaite misère des choses et des gens.

Avec tout cela, je n'ai pas raconté le roman. On ne le peut. Les personnages très nombreux, tous du même monde, esthètes et bourgeois, se prennent, se quittent, sont des enfants naturels à moins qu'ils n'en aient, ont des mauvaises mœurs à moins qu'ils ne les vantent, couchent ensemble ou regardent coucher les autres. Prenons un exemple que nous ne commenterons même pas :

"Les rideaux de la chambre de Sarah ne sont pas fermés. L'aube naissante blanchit la vitre. Armand s'avance vers le lit où sa sœur et Bernard reposent. Un drap couvre à demi leurs membres enlacés. Qu'ils sont beaux ! Armand, longuement, les contemple. Il voudrait être leur sommeil, leur baiser. Il sourit d'abord, puis, au pied du lit, parmi les couvertures rejetées, soudain s'agenouille. Quel dieu peut-il prier ainsi, les mains jointes ? Une indicible émotion l'étreint. Ses lèvres tremblent... Il aperçoit sur l'oreiller un mouchoir taché de sang ; il se lève, s'en empare, l'emporte, et, sur la petite tache ambrée, pose ses lèvres en sanglotant."

+
+ +

Peut-on dire que tout lettré considère M. Gide comme un fort bon écrivain, que *Les Cahiers d'André Walter* ou *L'Immoraliste* restent intéressants, sans plus, les premiers comme marquant un

moment de la littérature contemporaine, l'autre comme expliquant assez clairement un curieux état d'âme, mais que d'abord M. André Gide ne saurait être considéré comme un romancier, ensuite et surtout qu'il ne saurait être considéré comme un maître de la jeunesse.

Les lecteurs peuvent essayer de lire *Les Faux-Monnayeurs*. Les jeunes hommes d'aujourd'hui seront bien avisés en négligeant M. André Gide et même en se détournant de lui.

PAUL SOUDAY

(*Le Temps*, 4 février 1926)

(*Le célèbre critique, exact contemporain de Gide (à trois mois près : il est né le 20 août 1869, et mourra en 1929) collabore depuis 1892 au Temps, d'abord comme reporter, puis comme auteur d'articles politiques et, depuis le 1er janvier 1912, comme critique littéraire. Cinq des six colonnes de son feuilleton du 4 février 1926 sont consacrées aux Faux-Monnayeurs — la dernière à La Bella de Giraudoux. Il recueillera son article aux pp. 95-105 de son André Gide de 1927 (Paris : Simon Kra, "Les Documentaires").*)

Dans la dédicace à M. Roger Martin du Gard, auteur des *Thibault*, M. André Gide donne *Les Faux-Monnayeurs* pour son premier roman. Dans le catalogue de ses œuvres, sur la page de garde, on voit en effet que *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *Isabelle*, *La Symphonie pastorale* sont des "récits", et *Les Caves du Vatican* une "sotie". Qu'est-ce donc qu'un roman ?

Dans l'acception ordinaire, c'est justement un récit de deux ou trois cents pages au moins,

qui peut être une "sotie" ou n'importe quoi, en outre, pourvu qu'il soit d'abord un récit. Mais le principal personnage des *Faux-Monnayeurs* est un romancier, Édouard, qui, dans des conversations ou des fragments de son journal intime, essaye de préciser la définition du genre. Il voudrait "dépouiller le roman de tous les éléments qui n'appartiennent pas spécifiquement au roman". Point de "dialogues rapportés, dont le réaliste souvent se fait gloire", et qu'il faut laisser au phonographe, comme au cinéma "les événements extérieurs, les accidents, les traumatismes". Ce n'est pas tout. "Même la description des personnages, ajoute-t-il, ne me paraît point appartenir proprement au genre. Oui vraiment, il ne me paraît pas que le roman *pur* (et en art, comme partout, la pureté seule m'importe) ait à s'en occuper... Le romancier, d'ordinaire, ne fait pas suffisamment crédit à l'imagination du lecteur." Allons-nous avoir une question du roman pur, à côté de celle de la poésie pure, qui n'a pas fini de faire gémir les presses ? On regrettera qu'Édouard, à qui la pureté seule importe, en mette si peu dans ses mœurs. Quant à celle du roman, elle ne nous paraît compromise ni par les dialogues, ni par les événements extérieurs, dont Édouard ne se passe pas (et comment ferait-il ?), ni même par la description des personnages, dont il se dispense, mais il a peut-être tort. Nous ne serions pas fâchés de voir leur figure, ou tout au moins de savoir comment il la voit, ce qui laisserait encore le champ assez libre à notre imagination. Il nous dit bien de quelques jeunes gens qu'ils sont beaux, et apparemment cela lui suffit. Pour nous, cela n'épuise pas la question, et nous souhaiterions aussi quelques détails sur les autres visages qui l'intéressent moins. Le roman, qui n'a pas les ressources de la suggestion poétique, a besoin d'être un peu concret et circon-

tancié.

Il est vrai qu'on peut concevoir, et même réaliser, le roman à l'état pur. Mais loin d'éliminer les événements, le dialogue et les aspects physiques, il ne se composera que de ces matériaux, mis en forme narrative. Il y a deux grandes catégories de romanciers : les romanciers-nés, dont la grande affaire est de raconter une histoire, laquelle peut être significative par surcroît, mais peut aussi ne vouloir rien dire, et n'amuser que par le jeu des péripéties ; puis ceux qui se proposent avant tout de dire quelque chose et se servent du récit comme d'un moyen d'expression. La première catégorie va du grand Balzac aux moindres feuilletonistes d'aventures, et ce sont ces derniers qui représentent pleinement le roman pur, ou pure narration. La seconde comprend toutes les variétés du roman philosophique, psychologique, lyrique ou esthétique : elle englobe Voltaire, Diderot, Stendhal, Flaubert, Goncourt, Anatole France et Gabriel d'Annunzio. Sauf quelques exceptions de romanciers-nés qui ont eu du génie, comme Balzac ou Tolstoï, et qui ont altéré nécessairement la pureté du genre, ce sont les autres qui lui ont donné une valeur littéraire. Et le roman pur existe, on peut même dire qu'il pullule, mais ce n'est rien du tout.

En fait, le "premier roman" de M. André Gide se distingue de ses "soties" par un certain réalisme, par un souci de vérité directe, qui exclut les inventions fantaisistes, et de ce qu'il appelle ses "récits" par le grand nombre des personnages et la complexité de l'action, ou plutôt des actions qui se mêlent et finiraient par s'embrouiller, si divers épisodes ne tournaient court. Comme Édouard parlait de son projet de roman, "Laura lui demanda (question évidemment maladroite) à quoi ce livre ressemblerait. — A

rien, s'était-il écrié ; puis aussitôt, et comme s'il n'avait attendu que cette provocation : — Pourquoi refaire ce que d'autres que moi ont déjà fait, ou ce que j'ai déjà fait moi-même, ou ce que d'autres que moi pourraient faire ?" Cet Édouard apparaît décidément comme le bel esprit le plus chimérique et le plus dévoyé de la république des lettres. Les chefs-d'œuvre les plus originaux ressemblent toujours à d'autres œuvres antérieures ou contemporaines. Un drame de Shakespeare, une tragédie de Corneille ou de Racine, ressemble à tout ce qui se faisait à l'époque, et le Panthéon à tous les temples grecs. L'ouvrage qui ne ressemblerait à rien serait un monstre (et encore le monstre n'est-il qu'un assemblage hétéroclite d'éléments connus).

Les Faux-Monnayeurs ne sont pas un roman banal, mais ils ressemblent un peu à *L'Éducation sentimentale*, un peu aux *Affinités électives* et surtout à *Wilhelm Meister*, par les intermèdes de discussions d'art ou d'idées, un peu enfin à Proust, non par la manière, aussi sobre, linéaire et classique que celle de Proust est impressionniste, éclatante et surchargée, mais par les fâcheuses analogies de divers héros de M. André Gide avec M. de Charlus et ses amis. Oh ! il n'y a point ici de crudité dans les termes. Tout cela est discret, enveloppé, et un lecteur très innocent pourrait à la rigueur ne pas comprendre de quoi il s'agit. Cependant ce n'est que trop clair. Vraiment, cela devient insupportable, surtout avec ce sérieux et cette fade sentimentalité. De ce biais, c'est ridicule. Qu'on ne parle pas des Anciens ! Les mœurs ont changé. Le progrès se fait par la différenciation, comme l'a dit Spencer. D'ailleurs, Aristophane et les autres comiques ou satiriques ne se privaient point de railler, ni nos pères non plus, avec leur ver-

deur gauloise. Et puis en voilà assez, et la mesure est comble.

On ne peut insister sur les faits et gestes de l'oncle Édouard et de son neveu Olivier Molinier, qui nous sont présentés comme éminemment sympathiques, ni sur ceux du comte Robert de Passavant, autre homme de lettres et de même farine, moralement très inférieur, nous assure-t-on. Il y a aussi toute une bande de collégiens qui échappent tout juste à une descente de police, et qui, en outre, écoulent de la fausse monnaie, sans compter que les pires de ces garnements amènent traîtreusement un de leurs petits camarades à se tuer en pleine classe. M. André Gide ne voit pas toujours les adolescents en rose ! Retenons ce qu'on peut analyser en langage à peu près honnête.

Bernard Profitendieu, à la veille de son baccalauréat, quitte la maison paternelle, parce qu'il a découvert, en volant dans un tiroir des lettres adressées à sa mère, qu'il n'est pas vraiment le fils de M. Profitendieu, juge d'instruction. Il pourrait du moins s'abstenir d'injures dans la lettre où il prend congé. N'ayant pas le sou, Bernard vole la valise de l'oncle Édouard, qui contient de l'argent et le fameux journal intime, qu'il s'empresse de lire. Édouard s'en aperçoit, trouve cela charmant, et engage aussitôt son voleur comme secrétaire. Cet Édouard n'est pas immoraliste à demi. Il avait déjà pincé son neveu Georges en flagrant délit de vol à l'étalage et n'avait fait qu'en sourire avec bienveillance. Il emmène en Suisse son nouveau secrétaire et une certaine Laura, femme d'un professeur nommé Douviers, qu'elle a trompé avec Vincent Molinier, autre neveu du même Édouard. Avec ses antécédents, Bernard ne pouvait que bien tourner, d'après l'éthique de M. André Gide, qui

ne compte que sur l'esprit d'initiative et d'entreprise. La famille, cellule sociale, a dit M. Paul Bourget. Régime cellulaire, répond M. André Gide. Mieux vaut s'évader avec effraction et voler des valises. Bernard échappe à l'influence d'Édouard (c'est donc un bien ?), s'éprend de Laura (d'une façon platonique, il est vrai), mais ensuite, et sans platonisme, d'une jeune fille nommée Sarah Vedel, passe brillamment son bachot, lutte victorieusement avec l'ange, c'est-à-dire qu'il se dérobe à la discipline traditionaliste ; il entre comme rédacteur dans un journal et semble destiné à un brillant avenir. Pourvu que d'autres valises ne le tentent pas !

Pendant ce temps, Vincent Molinier, jeune biologiste, quitte Paris avec l'Américaine toquée Lilian Griffith, explore la faune sous-marine dans une croisière, prend Lilian en haine, la noie dans un fleuve d'Afrique et s'enfonce dans le désert, comme Rimbaud. Et il y a aussi la pension Azaïs-Vedel, protestante et puritaine, dont le rigorisme n'amène que des calamités. Une des filles, la vertueuse Rachel, est une victime. Laura, sa sœur, a débuté dans le mariage en donnant à son mari un enfant dont il n'est pas le père. Elle avait même été assez folle pour aimer Édouard : c'était proprement tomber sur un bec de gaz. Impossible d'avoir moins de chances de succès. Armand Vedel, autre produit de l'éducation moralisante, devient un cynique, un raté et un malade, qui aide aux désordres de ses sœurs, mais leur inflige des épithètes infamantes. Il y a le vieux musicien La Pérouse, qui croit à un Dieu cruel et en donne comme preuve que ce Dieu a exigé le sacrifice de son fils unique sur la croix, comme s'il n'avait pu faire grâce aux hommes sans cela. Le fait est que des trois grands mystères, celui de la rédemption semble le plus mystérieux, mais la question valait

mieux que cette boutade, d'ailleurs exceptionnellement dans les longs propos de ce vieillard à moitié gâteux et plus ennuyeux encore. Il y a enfin des réunions de cénacles, le tableau amusant d'un banquet d'esthètes, où Alfred Jarry en personne se livre à quelques facéties...

Dans les intermèdes idéologiques apparaît une fois ou deux un certain Paul-Ambroise, qui n'est autre que Valéry. M. André Gide l'admire. Je ne suis pas sûr qu'il le comprenne bien. "Paul-Ambroise a coutume de dire qu'il ne consent à tenir compte de rien qui ne se puisse chiffrer ; ce en quoi j'estime qu'il joue sur le mot *tenir compte* : car à ce compte-là, comme on dit, on est forcé d'omettre Dieu. C'est bien là où il tend et ce qu'il désire... Tenez, je crois que j'appelle lyrisme l'état de l'homme qui se laisse vaincre par Dieu..." C'est où l'on voit les affinités de M. André Gide et de M. l'abbé Bremond. M. André Gide, jadis presque intellectualiste, verse décidément dans le mysticisme. Ce n'est certes pas sainte Thérèse d'Avila ni Mme Guyon qui l'y ont mené. Ce serait plutôt Dostoïevsky. Peu importe. Mais pourquoi prétend-il voir plus de lyrisme, plus de "divin", dans l'inconsistante et incontrôlable inspiration mystique que dans la conception mathématique et cartésienne du monde ? Pourquoi Dieu serait-il vague ?

Dans un autre passage, à propos des vers célestes de La Fontaine,

*Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légère et vole à tout sujet,
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet,*

Olivier expose des idées qu'il tenait de Passavant, qui les avait lui-même entendu développer par Paul-Ambroise. A l'artiste qui se joue à la

surface, il oppose le savant qui creuse, et cette opposition ne serait certes pas conforme à la pensée de Valéry, ni même à celle de La Fontaine, car enfin, si l'abeille va de fleur en fleur, c'est pour en tirer le suc et l'essence. Mais Paul-Ambroise, par ces truchements, ajoutait "que la vérité, c'est l'apparence, que le mystère, c'est la forme, et que ce que l'homme a de plus profond, c'est sa peau". Sous l'air de plaisanterie et de défi, quelle juste et lucide dérision des mystagogies à la mode, de l'inconscient et de ses profondeurs ! Bernard Profitendieu, qui semble ici le porte-parole de M. André Gide, déclare qu'avec ces théories on empoisonne la France ! On l'empoisonnerait plutôt avec les théories antagonistes ; on a vu quels crabes et poulpes difformes M. Gide ramène de ses explorations dans la mystique et l'inconscient. Le plus fort est que Bernard ne distingue dans le point de vue valériste qu'insouciance, blague, ironie, et qu'il réclame en faveur de l'esprit d'examen, de logique, d'amour et de pénétration patiente ! Ce jeune homme n'y comprend exactement rien, et avec sa permission, c'est précisément le contraire. Est-ce que l'abus du dostoïevskysme ne laisserait plus à Gide la faculté de suivre un raisonnement ?

Il prête pourtant à son Édouard un mot admirable : "Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant." Bien entendu, ce roman touffu et souvent désagréable abonde cependant en morceaux de premier ordre. M. André Gide, malgré quelques erreurs et même quelques négligences, reste un des premiers écrivains de ce temps. Quoi qu'on en ait, on lit les cinq cents pages bien tassées de ces *Faux-Monnayeurs* sinon toujours avec plaisir, du moins avec un intérêt soutenu et même une espèce d'avidité. Est-ce un bon roman ? "Un bon roman s'écrit plus naïvement que cela",

dit Bernard. Gide a prévu l'objection : elle subsiste néanmoins. Et, en définitive, quel est le sujet ? Édouard nous l'explique à deux ou trois reprises. Il n'y a pas de sujet. Ou, s'il y en a un, c'est "la lutte entre les faits proposés par la réalité, et la réalité idéale", ou entre la matière brute et l'effort du romancier pour la "styliser", ou encore "entre ce que la réalité lui offre et ce que, lui, prétend en faire" ; ou enfin, le "sujet profond", c'est "la rivalité du monde réel et de la représentation que nous nous en faisons". Car "la manière dont le monde des apparences s'impose à nous et dont nous tentons d'imposer au monde extérieur notre interprétation particulière fait le drame de notre vie". C'est possible. Avouons que cela ne ressort pas très nettement des *Faux-Monnayeurs*. Et surtout n'allons pas croire que de tels problèmes relèvent du "roman pur".

ANDRÉ THERIVE

(*L'Opinion*, 13 février 1926, pp. 14-6)

(Romancier (futur chef de file du Populisme), poète, grammairien et critique (il succèdera à Paul Souday au Temps), André Thérive (1891-1967) recueillera son article sur Les Faux-Monnayeurs dans Galerie de ce temps (Paris : Éd. de la Nouvelle Revue Critique, 1931, coll. "Essais critiques"), où il forme, pp. 51-8, la première partie du chapitre "André Gide", les deux autres étant consacrées à L'École des femmes et au Journal des Faux-Monnayeurs.)

LES FAUX MONNAYEURS

Un roman de M. André Gide est toujours attendu comme une belle œuvre ou une œuvre impor-

tante : aubaine pour les lecteurs ou fortune pour les critiques. *Les Faux-Monnayeurs* n'avaient paru qu'à demi dans la *Nouvelle Revue Française* et piquaient fort la curiosité ; d'autant plus que M. Gide ne se décide pas à publier les mémoires commencés sous le titre *Si le grain ne meurt*, et qui formaient, dit-on, une pierre de scandale. Depuis *La Symphonie pastorale*, c'est-à-dire depuis près de cinq ans, M. Gide a fait taire le romancier qui est en lui. Ce n'est pas qu'il ait fait beaucoup parler la critique ; mais ses essais (*Dostoevsky* et *Incidences*) marquaient assez qu'il ne cessait de méditer sur les influences qu'il a subies et les influences qu'il exerce. Il a eu conscience de jouer un grand rôle spirituel auprès des jeunes écrivains après la guerre ; il a donné le ton à une certaine littérature, et peut-être lui a-t-elle aussi donné son ton, car on ne saurait dire si les maîtres ne sont pas souvent les reflets des disciples qu'ils ont suscités.

Joignez à cela que *Les Faux-Monnayeurs* présentent un livre d'idées, et plus actuel qu'il ne veut paraître (car l'action est censée se dérouler il y a vingt ans). Sans la mention d'Alfred Jarry, pas un détail de mœurs ne ferait supposer que la date exacte n'est point 1924, celle où sans doute le livre fut terminé.

On est donc intrigué par *Les Faux-Monnayeurs*. On l'est surtout de voir M. Gide donner cet ouvrage pour "son premier roman". Il a soin de ranger *Les Caves du Vatican* parmi les *soties*, mot assez impropre qui désigne ici bel et bien des contes satiriques. Pour *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *Isabelle* et *La Symphonie*, ce ne sont que *réécits* ; sans doute parce qu'ils paraissent à M. Gide trop dépouillés, trop linéaires, trop composés enfin pour mériter le nom de romans.

Précisément, *Les Faux-Monnayeurs* déçoivent bien les lecteurs habituels des romans à la française ; au point que le titre qu'ils revendiquent leur serait aisément refusé. C'est un livre non pas touffu, mais confus, et au bout du compte fatigant, non point par excès de matière, ni par balzacisme, mais plutôt parce qu'il est évident, au moindre lecteur, que les aventures y sont fort peu de choses, que de nouer et dénouer l'intrigue n'importe nullement à M. Gide, ni le sort de ses personnages dans la vie, ni le dramatique en soi, ni même, si vous voulez, la psychologie individuelle au sens propre du mot, bien qu'elle soit dans *Les Faux-Monnayeurs* des plus fines et des plus adroites... Que reste-t-il donc ? Ce que les Allemands qui ont pratiqué le genre, avant les Russes, ont nommé le "bildungsroman", le roman d'une formation, ou de plusieurs... *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* en sont un bon exemple ; et nous crierions au miracle devant le livre de M. Gide si, malgré tout, il n'existait déjà chez nous *L'Éducation sentimentale*... et, mon Dieu, *Les Déracinés* qui sont du même modèle.

Ces deux derniers ouvrages proposent, comme *Les Faux-Monnayeurs* eux-mêmes, l'histoire de plusieurs jeunes gens à la fois. La multiplicité des héros est toujours une servitude dangereuse, quand ils sont à peu près égaux au départ et à l'arrivée. L'histoire se charge de montrer la carrière des hommes, pleine de monotonie autant que de tumulte ; mais si le roman s'en mêle, il a tôt fait d'être fâcheusement semblable à la vie : savoir languissant, capricieux, désordonné, ennuyeux même. Il est vrai que la Vie est tenue aujourd'hui pour le grand modèle de l'art. Ce qui gêne un peu dans *Les Faux-Monnayeurs*, c'est que les personnages ne sont pas tous très discernables. Il en est de pittoresques, un peu caricatu-

raux, ou un peu tragiques, dont on se souvient fort bien ; par exemple le jeune comte de Passavant, ou le malheureux Armand Vedel, cynique désespéré. Mais j'avoue ne pas voir très bien ce qui distingue le jeune Bernard Profitendieu du jeune Olivier Molinier ni même de Vincent, l'aîné de celui-ci. Ils sont tous agréables à voir, ou plutôt à imaginer (car l'auteur cache jalousement leur aspect physique), impulsifs, juvéniles, inquiets, amoraux de nature, immoralistes de principe, et vivent dans la société bourgeoise presque aussi librement que des princes de tragédie. Leur classe, leur milieu, les conditions matérielles de la vie, le bachot à passer, la bourse à tenir pleine, tout ceci pèse sur eux fort légèrement. D'un certain point de vue, ce roman n'a pas l'air très ancré dans la réalité ni même dans la vraisemblance — Dieu merci, car le vice le plus sale nous y est donné comme la chose du monde la plus naturelle. Il est probable que l'immense foule des lecteurs se dira : "Drôle de monde ! Drôle de gens !". Pareillement certains composites ressemblent fort à des lutins ou à des symboles volants : un certain Strouvilhou, qui incarne probablement le satanisme, est un gamin dégénéré ; Boris, et même le lycéen Georges et ses acolytes n'imposent pas très fort leur existence à notre imagination.

Mais on a un peu honte à raisonner si bourgeoisement, devant un témoin mystérieux, dédaigneux et sardonique qui s'appelle Édouard, intellectuel de profession, romancier d'aspiration, et qui est chargé par M. Gide d'épier philosophiquement le déroulement de l'histoire. Cet Édouard en tient même le journal ; et vous vous doutez qu'il y méprisera profondément le romanesque ordinaire et toute espèce vulgaire d'intérêt.

Il ressemble, sur certains points, au héros

de *L'Immoraliste* ; il est très épris de beauté masculine ; il aime beaucoup voir la nature perverse des choses vaincre les lois divines et humaines. Il adore régulièrement les malfaiteurs, les monstres, les détraqués. C'est un amateur d'âmes d'une espèce très singulière. Il existe avant la première page, il survit à la dernière. Il disserte — et fort bien — sur toutes les questions en vogue de la littérature, de la psychiatrie, de la philosophie ; il pense souvent à Tityre, vous savez, celui qui voulait écrire *Paludes* comme il rêve, lui, d'écrire un jour "Les Faux-Monnayeurs". (Ce roman fictif donne son titre au véritable ouvrage de M. Gide, en même temps qu'une histoire de fausses pièces d'or qui courut jadis dans Montparnasse, on s'en souvient, avec un certain scandale de messes roses.)

Édouard donc, est surtout là pour prendre du roman la conscience que l'auteur nous en voudrait voir prendre : sous ses yeux les gens ne cessent de se croiser, de se rencontrer par miracle, comme dans le plus fantastique roman d'Élémir Bourges ; il sait bien, cet Édouard, que M. Gide se moque absolument des coïncidences romanesques et joue ainsi des marionnettes pour nous montrer la vanité du guignol dont raffole la multitude. Il y a à dessein dans *Les Faux-Monnayeurs*, comme dans *Les Caves du Vatican*, un élément feuilletonesque, qui ne prête pas à sourire, des inventions bouffonnes, mais faciles, qui sont au propre la dérision du théâtre et même de la vie. Je crains bien aussi que parfois, la psychologie elle-même ne soit traitée avec la même désinvolture, du moins chez les personnages du second plan. Il y a un nommé Douviers à la cantonade, mari complaisant, digne de *La Nouvelle Héloïse* et des *Affinités électives*, qui n'est sans doute qu'un fantôme ridicule ; et un ménage de pasteurs-marchands de

soupe, austères tenanciers d'une pension dévergondée, qui ferait la fortune d'un vaudeville. Jusqu'au vieux musicien La Pérouse, dont la métamorphose en pion, après divers avatars touchants et sinistres, jusqu'à la garçonne Sarah, jusqu'à Laura, la chaste adultère, jusqu'à Lilian Griffith, héroïne de Paul Morand pour 1905, qui servent peut-être à meubler le roman et à dérouler sous l'œil d'Édouard la farce absurde de l'humanité. Il est beau de nous intéresser si longtemps à un personnel dont nous ne réalisons pas une minute les aventures, dont nous voyons mal les figures, dont nous concevons à peine l'âme incohérente, et qui sert surtout à nous faire penser sur des modes nouveaux, des modes probables, des modes à la rigueur possibles, de la morale et de la psychologie. *Les Faux-Monnayeurs* sont au roman ce qu'est à la géométrie euclidienne cette géométrie à quatre dimensions, dont les grands mathématiciens conçoivent fort bien la logique. C'est le roman d'une humanité qui existerait si...

... Si brusquement croulaient, à la joie de M. Gide, toutes les conventions qui, paraît-il, oppriment la sincérité et la liberté. Ce sont là deux choses. La sincérité absolue serait de scruter nettement dans notre âme les instincts monstrueux qui s'y trouvent, à développer même l'individualité dans ce qu'elle a de despotique, d'épouvantable, mais d'irréductible à rien autre, de tout neuf, de tout frais, la jeunesse éternelle du monde. La liberté serait de faire passer tout cela en pratique. Tâche beaucoup plus difficile, car les autres individus existent et vous le font bien voir : un équilibre accepté de toutes les concessions et de toutes les servitudes, au détriment de la liberté et de la sincérité, telle est la vie en société. Les héros des *Faux-Monnayeurs* ont une chance exceptionnelle : celle de vivre tous entre eux, dans un clan idéal, un peu à

la façon des hors-la-loi, des "affranchis". Je ne dis pas que ce milieu soit controuvé, mais enfin il est hors la vie, s'il n'est hors la loi. Tous ces monstres, petits ou grands, vivent sous vitrine. Voilà pourquoi on va les regarder avec plaisir, non sans dégoût, sans trop d'horreur.

Et pourtant, à certains égards, *Les Faux-Monnayeurs* ressemblent de façon frappante à un des romans les plus vivants de notre époque, aux *Thibaut* de M. Roger Martin du Gard : même classe sociale d'origine, mêmes aventures parfois, mêmes personnages souvent. La différence de l'un à l'autre livres est celle d'une rêverie d'intellectuel à une chronique puissante de romancier. Je ne sais pas préférer dogmatiquement celle-ci à celle-là... Édouard, qui porte souvent la parole pour M. Gide, son créateur, tient mille propos très intéressants sur l'art littéraire. Il fait un beau jour l'éloge de ce "volontaire écartement de la vie" qui est, dit-il, le propre des œuvres classiques. Soit. Mais peut-être a-t-il un faible pour les sujets exceptionnels, et non pas les sujets "représentatifs" qu'affectionne le classicisme. Sa dilection frénétique pour l'individuel le pousse à rêver d'une œuvre sans sujet, sans contours, ou mieux encore, de la genèse d'une œuvre plutôt que de son achèvement. Cela conduit en droiture au silence pur et simple, au néant. Rien d'étonnant si finalement il n'en écrit point une ligne, ni si ses disciples aimés professent devant lui une manière de pré-dadaïsme qui nie simplement la littérature, en refusant pour elle toute servitude... Les discussions sur ce sujet sont bien vaines : il est trop clair qu'une chose ne s'incarne qu'en se limitant (ne se pose qu'en s'opposant, disent les philosophes) et que la haine de toute contrainte n'est pas du tout l'amour de la vie, mais la haine de la vie. En ce

sens, M. Gide fait bien figure de démoniaque. Son plaisir à imaginer ce qui se passerait si les lois, la statique du monde n'existaient pas, sa tendance à souffler la colère contre ce qui existe, cela émane peut-être de Celui qui, d'après Goethe, a été créé pour dire toujours *Non*. S'il s'en persuade, M. Gide sera bien content : le satanisme est un de ses dadas préférés.

A l'égard des lettres, il est amusant de le voir prêter aux jeunes gens de 1905 des théories et même des farces incongrues que nous vîmes en 1905. Il en cite tels traits, de souvenir peut-être, qui montrent que rien n'est nouveau sous le soleil. Mais on se demande alors pourquoi cette indulgence secrète à ce qui n'engendre que stérilité et enfantillage, bouderies contre la logique et, après tout, contre le bon sens, qui est le meilleur gage de la liberté.

Les gens qui peuplent son roman ne nous paraissent jamais admirables ; aimables parfois, par intermittence, ce qui ne signifie pas séduisants ni même sympathiques : un seul, le lamentable vieillard La Pérouse, trouve des accents humains pour nous faire sentir l'horreur de la déchéance et de la mort. Encore Édouard qui l'écoute, n'en sourcille-t-il pas. Il n'y a donc pas de roman moins émouvant, moins pathétique que *Les Faux-Monnayeurs* ; il n'en est pas de plus intéressant. On en discuterait à perte de vue. Vous aurez sans doute remarqué que je n'ai soufflé mot du sujet. Un résumé n'en rendrait que l'incohérence, l'insignifiance voulues, ou la complication arbitraire. Il ferait peut-être aussi sentir l'odeur assez équivoque qui règne dans le livre, un cynisme apprêté, si apprêté qu'on n'en tient pas rigueur ; car le lecteur doit se montrer beau joueur devant qui l'affronte pareillement... Je ne sais non plus s'il doit attacher de l'import-

tance à l'emblème du titre : les "Faux-Monnayeurs" symbolisent à la fois les gens de libre fantaisie qui ne tiennent pas la réalité pour une valeur fixe, mais lui préfèrent la représentation qu'ils s'en font, monnaie instable et pour eux précieuse... Les faux-monnayeurs sont aussi les gens qui répandent sciemment le mal et le désordre dans ce monde qu'ils trouvent empoisonné par l'ordre et le bien. Ce sont, en bref, les immoralistes.

Tout cela n'est pas fort clairement exprimé : l'expression étant forcément une atteinte humaine au divin, qui reste ineffable et inexprimé. Et pourtant, les dissertations, les conversations dans *Les Faux-Monnayeurs* ont, comme les parties narratives, cette clarté nue, cette lumière sans brillant qu'obtient à merveille le style de M. André Gide : naturel jusqu'au familier, simple jusqu'au négligé, il donne apparence de vie à ce rêve contre la vie. On peut dire, après toutes les critiques, et malgré tous les dégoûts, que *Les Faux-Monnayeurs*, bien loin d'être un maître-livre, sont encore le livre d'un maître... Une fois de plus, la fausse monnaie, l'art dangereux, triomphe de la bonne.

*(La suite de ce dossier
au prochain numéro.)*

Si vous recevez un exemplaire défectueux du BULLETIN (pages manquantes, tirage ou brochage mal fait), veuillez nous excuser, et réclamez-en vite un autre au Secrétariat de l'Association.

REVUE DES AUTOGRAPHES

Dans le beau catalogue, Premières Éditions 1803-1973, Signes insignes, luxueusement illustré, que vient de diffuser le grand libraire parisien Pierre Berès (14, avenue de Friedland, Paris VIII), nous avons relevé : un ex. de Tel qu'en songe d'Henri de RÉGNIER (Paris : Libr. de l'Art Indépendant, 1892) offert par Gide à Maurice Denis avec, sur le faux-titre, la dédicace autographe suivante :

*Des faces graves
sont au fond de nos espoirs
H. de R.*

à M. D.
A. G.

décembre 92

(N° 216, 1 800 F). Et un ex. de l'éd. originale (Bruxelles : Paul Lacomblez, 1894, tir. à 250 ex.), rel. bradel chagrin rouge, de la conférence prononcée par RÉGNIER en février 1894, en Belgique, sur Mallarmé et Verlaine : Le Bosquet de Psyché : ex. donné par Gide à son ami Eugène Rouart et portant l'inscription autographe suivante sur le premier feuillet blanc :

*E. R.
La Brévine Oct. Nov. 1894
A. G.*

(N° 400, 1 500 F ; le catalogue interprète à faux les initiales du donataire en traduisant : "Exemplaire donné par André Gide à Émile Rondeaux, le père de sa fiancée" — Émile Rondeaux étant mort en 1890).

Le même catalogue propose deux ex. de l'éd. originale du Voyage d'Urien, l'un broché (N° 215, 4 750 F), l'autre cart. bradel, avec une dédicace autographe : "*à Henri de Régnier (v. page 1 - et passim) son ami André Gide*" (N° 214, 6 750 F).

Et encore : Le Traité du Narcisse (Paris : L'Art Indépendant, 1892), ex. offert par Gide à Lucien Mühlfeld avec une dédicace autographe et relié en maroquin rose par Pierre Legrain pour Florence Blumenthal (N° 217, 18 000 F) ; Paludes (L'Art Indépendant, 1895), ex. offert par Gide à Jean Schulmberger avec, sur le faux-titre, une amicale dédicace datée de décembre 1904, cartonn. bradel (N° 218, 5 500 F) ; Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale (Mercure de France, 1897), ex. relié demi-chagrin vert, avec dédicace autographe sur le faux-titre : "*à Jean Schlumberger, ces tâtonnements, entre autres, André Gide*" (N° 219, 3 500 F) ; ex. d'Antoine et Cléopâtre (N° 226, 2 000 F) et de Deux Récits (N° 227, 3 000 F), dédicacés à Jean Schlumberger, déjà signalés dans le BAAG n° 18, avril 1973, p. 31.

o

Dans le Bulletin n° 217 (février 1974) de la Libr. de l'Abbaye (Paris), n° 71 :

L.a.s. au Dr Mardrus, s.l.n.d., 2 pp. 1/2 in-fol., 950 F.

Superbe lettre pleine d'enthousiasme après la lecture des Mille et une nuits. "*O Mardrus, mon œil ! Il faut que je vous voie. Venez vite... Enseignez-nous de nouvelles sagesses ; au chant*

du Vent du Sud, tout ce que je croyais solide a sombré... Échanson de délices, dans quelle oasis d'oubli, de solitude et de silence, souhaiterai-je boire à votre coupe parfumée !..." etc.

(Le catalogue reproduit en fac-similé la fin de la lettre :)

Et que dire du récit lui-même ? — de ton si différent — pareil parfois à celui d'antiques chroniques.

Admirable, la séparation de Daoul'makân et de sa sœur — admirable leur reconnaissance dans la nuit — et leurs chants ! Et cette approche de Bagdad... "car la brise qui en venait ne pouvait venir que de Bagdad."

Et de telles joies ne pouvaient nous venir que de vous.

Qu'Allah vous garde, et vous amène en hâte, où vous attend votre écouteur grisé :

André Gide

(Allusion aux Nuits LIII à LXXV ; citation — pas tout à fait exacte — empruntée à la fin de la LXX^e Nuit. Cette lettre est donc vraisemblablement de février 1900.)

o

Dans le catalogue Autographes, hiver-printemps 1974, de la Libr. G. Morssen (Paris), n° 248 :

L.a.s. de Cuverville, sept. 1922, 2 pp. pet. in-8 à un ami — lui demande de faire parvenir une lettre au directeur d'Intentions, qui lui avait demandé quelques pages pour le N° spécial consacré à Valery Larbaud. Cette lettre contient "mon refus et mes regrets... ...c'est à Paulhan que je demanderais ce petit service si j'étais sûr qu'il fût à Paris".

290 F

o

Dans le catalogue n° 389 (février 1974) de

la Libr. Simonson (Bruxelles), n° 25 :

L.a.s., 4 pp. in-12 à M. Van Bever, 2 500 F.

Il a constaté la confusion faite dans une revue. *"L'homme propose et le prote dispose. Je ne retiens de cela que la cordiale attention qui vous a fait parler de L'Ermitage. Souhaitons que le mérite de celui-ci, joint à votre amabilité, vous donne bientôt une nouvelle occasion d'en parler, sans erreur..."* Il demande de faire parvenir un Philoctète à une adresse à Paris... etc.

o

Dans le Bulletin d'autographes n° 750 (septembre 1973) de la Libr. Charavay (Paris), n° 35715 :

L.a.s., La Malou, 24 oct. 1900, 3 p. in-4, 380 F.

Longue lettre relative à une affaire d'association avec un ami auquel il donne des conseils de prudence et lui demande de surseoir à cause *"des papiers que doit m'apporter Madeleine"*, en attendant il incite son ami à être prudent afin de *"protéger l'acte d'association contre les filouteries possibles..."*.

Il termine sur des propos désabusés : *"Je renacle vers l'avenir et le large. Quel mot pour désigner la pleine mer : le large ! A Paris on touche trop vite la toile de fin"*.

(Cf. BAAG n° 17, octobre 1972, p. 8.)

o

Dans le catalogue précieusement enrichi de documents et de commentaires dus à notre amie Mlle Monique KUNTZ, de l'exposition Valery Larbaud organisée à Lisbonne, en décembre 1973 et janvier 1974, par la Fondation Calouste Gulbenkian (catalogue qu'ont reçu tous les Membres de l'Association des Amis de Valery Larbaud), nous avons notamment relevé (n° 95) la citation d'une

lettre de Gide à Larbaud, déjà mentionnée par G. Jean-Aubry dans sa biographie de Larbaud (p. 268) mais dont la date est ici précisée et dont nous est offert un fragment plus étendu :

L.a. à Valery Larbaud. Cuverville-en-Caux,
17 février 1918.

"Bien cher petit père Larbaud,

Vos exquisés enfantines me plongent dans un enchantement sans mélange. Je les lis et les relis chacune. Entre toutes, Le Couperet me paraît une merveille et je me gonfle d'aise à y voir attaché mon nom.

Cher ami, il ne faut pas que les traductions vous accaparent. Vous nous devez d'autres joies que Fermina, que Barnabooth, et que celles enfin que voici."

o

Un de nos Amis belges, M. Bruno DROUGUET, nous signale que dans la grande vente Maeterlinck qui a eu lieu à Bruxelles le 20 février figurait une lettre autographe de Gide à Maeterlinck, de 4 pages (lettre de 1896, publiée en fac-similé dans Livres de France, n° de mai-juin 1952, p. 4). D'autre part, une lettre de Claudel à Maeterlinck datée du 8 septembre 1918, où on peut lire :

"Vous êtes au dessous de ce malheureux Gide, chez qui l'on sent encore de temps en temps une espèce d'inquiétude, tandis que sur vous règne une sécurité épaisse."

CHRONIQUE
BIBLIOGRAPHIQUE

TRADUCTIONS

Traduction en néerlandais de Si le grain ne meurt, par Pieter BEEK : André GIDE, Als de graankorrel niet sterft, Amsterdam : Polak & Van Gennep ("Athenaeum"), 1973, un vol. br., 20x12,5 cm, 307 pp. (La première édition de cette traduction semble avoir paru en 1970.)

Réédition de la traduction néerlandaise des Caves du Vatican par Jef LAST (d'abord paru en 1966, chez A.W. Bruna & Zoon, à Utrecht-Anvers), avec une préface de Martin ROS et sept illustrations de Christian BROUTIN : André GIDE, De Kelders van het Vaticaan, s.l. : De Boekenschat, 1972 ("De Mooiste Romans van Deze Tijd"), un vol. relié cuir marron, décor or, 20x12 cm, XIV-290 pp.

Sur Gide en néerlandais, voir BAAG n° 3, 15 janvier 1969, p. 9.

Le quatrième et dernier tome (1942-1951) de la traduction japonaise de la Correspondance de Gide avec Martin du Gard est paru fin 1973, aux Éd. Misuzu-Shobo (un vol. br., 21,5x15 cm, 321 pp.

+ 8 pp. ill., sous emboîtement, ¥ 2500).

Édition bilingue : André GIDE, Souvenirs de la Cour d'Assises / Aus dem Schwurgericht, Munich : Deutscher Taschenbuch Verlag ("DTV Zweisprachig"), 1973. Un vol. br., 18x11 cm, 96 pp., DM 3.80. Trad. de Ulrich Friedrich MÜLLER ; brèves notices sur l'ouvrage (p. 1) et sur Gide (p. 96).

A TRAVERS LES REVUES ET LES LIVRES

Le Bulletin n° 31 (décembre 1973) des "Amis de Charles-Louis Philippe" publie sous la signature de David ROE ("Du nouveau sur l'hommage d'André Gide à Charles-Louis Philippe", pp. 21-3) un très pertinent commentaire des six lettres inédites de Gide qu'avait publiées, presque sans notes explicatives, Michael L. Rowland en 1971 (v. BAAG n° 16, juillet 1972, p. 18).

Allan H. PASCO, "Irony and Art in Gide's L'Immoraliste", The Romanic Review, vol. LXIV n° 3, mai 1973, pp. 184-203. Le même auteur, en collaboration avec Wilfrid J. ROLLMAN, a précédemment publié "The Artistry of Gide's Onomastics", dans Modern Language Notes, vol. 86 n° 4, mai 1971, pp. 523-31.

Dans The New York Times du dimanche 24 février 1974, compte rendu du livre de Arthur K. Peters (v. BAAG n° 20, octobre 1973, pp. 37-8) : "Friendly Enemies : Jean Cocteau and André Gide", par Germaine BRÉE.

Clara MALRAUX, Voici que vient l'été (Paris : Grasset, 1973, 19x12 cm, 288 pp., 22 F) : ce t. IV des mémoires qu'elle a intitulés Le Bruit de nos pas couvre la période 1925-1936. Gide y pa-

raît souvent.

Mentions de Gide, aussi, dans le Journal d'un Journaliste de Robert de SAINT JEAN (Paris : Grasset, 1974, 19x12 cm, 320 pp., 30 F).

Notre ami Pierre de BOISDEFFRE publie dans la coll. "Marabout-Université" une "édition entièrement revue et mise à jour" de sa Métamorphose de la Littérature, dont le tome 1 (Verviers, Belgique : Marabout, "Marabout-Université" n° 246, 1974, 18x11,5 cm, 434 pp.) est consacré à Barrès, Gide, Mauriac, Bernanos, Montherlant et Malraux (le tome 2, n° 252 de la collection, sera consacré à Proust, Valéry, Cocteau, Anouilh, Sartre et Camus). Par rapport à l'édition originale de ce livre que l'auteur publiait à vingt-quatre ans à peine (Paris : Éd. Alsatia, 1950), l'ouvrage est en effet non seulement entièrement revu, mais considérablement augmenté : les textes sur Gide (pp. 69-139) y sont d'à peu près une fois et demie plus étendus, et on les devra lire d'un œil neuf, comme ils ont été écrits ou récrits. On remarquera — c'est particulièrement net dans les pages de conclusion, de même que dans le chapitre liminaire intitulé "Gide s'éloigne..." — que l'auteur s'est dépris de celui en qui il voyait voilà vingt-quatre ans "une sincérité et une ferveur qui sont la noblesse du monde".

L'André Gide 4 (1973) : "Méthodes de lecture" (Éd. Minard) est en cours d'impression. Mais le prix de ce volume de 272 pp. n'est pas encore connu.

Pour paraître bientôt : l'édition critique du Traité du Narcisse, établie et présentée par notre ami Réjean ROBIDOUX, professeur à l'Université de Toronto, et accompagnée de quatre études réalisées sous sa direction par divers auteurs.

La publication du nouveau recueil de Gide, Romane und lyrische Prosa, à la Deutsche Verlagsanstalt (v. BAAG n° 21, janvier 1974, p. 53), a suscité de nombreux articles dans la presse allemande. De l'épais dossier qu'ont bien voulu nous transmettre les Editions Gallimard, nous extrayons ces trois textes :

Rolf BONGS, "Prosa von Gide", Rheinische Post, 1^{er} décembre 1973 (aussi paru le même jour dans Grenzland-Kurier Viersen et Neuss-Grevenbroicher Zeitung).

Hellmut SEEMANN, "Wiedergeburt in der Wüste", Deutsches Allgemeines Sonntagsblatt (Hambourg), 2 décembre 1973, p. 16.

Wilhelm NIEMEYER, "André Gide : Romane", Die Bücherei (Coblence), 1^{er} février 1974, p. 94.

=====

pour que vive votre Association

AVEZ-VOUS PENSÉ A ENVOYER A LA TRÉSORIÈRE

Le montant de votre COTISATION pour 1974

???

Fondateur . . .	100 F ou \$	23.00
Titulaire . . .	30 F ou \$	7.50
Étudiant . . .	20 F ou \$	5.00

=====

QUATRIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ASSOCIATION

L'AAAG a tenu, le samedi 2 mars 1974 à 15 h, dans le local gracieusement mis à sa disposition par la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, 8 place du Panthéon à Paris, une assemblée générale au triple ordre du jour : assemblée annuelle pour 1973, assemblée annuelle pour 1974 et assemblée extraordinaire pour la revision de trois articles des Statuts. Après les rapports, présentés par le Secrétaire, et leurs discussions, l'Assemblée a entendu une causerie sur "Gide et l'Art", illustrée de projections, par M. Bernard Gential.

Trente Membres étaient présents, cent trente et un s'étaient fait représenter.

Présents : Mmes et Mlles Marguerite BLUM, Irène de BONSTETTEN, Cécile DELORME, Anne HEURGON-DESJARDINS, Cécile JASINSKI, Sylvie KIBLEUR (pour Anne-Marie SCHROPPF), Monique KUNTZ, Renée NANTET-CLAUDEL, Hélène RUFENACHT et Françoise UCLA ; MM. Robert ALLAIN, Patrice BRASSIER, Robert CATHERINE, Philippe CARTON, Jean CLAUDE, Maurice-Edgar COINDREAU, Michel DÉCAUDIN, Jean DENOËL, Michel DROUIN, Armand FABER, Dominique GARDAN, Bernard GENTIAL, André GONDOUIN, Dale McINTYRE, Claude

MARTIN, Jacques NAVILLE, Kevin O'NEILL, Alain RIVIÈRE, Olivier RONY et Christian RUMILLET.

Feuille d'émargement et "pouvoirs" des Membres représentés ont été versés dans les archives de l'Association.

Cent quarante-six Membres de l'AAAG ayant, à la date du 2 mars, réglé leur cotisation pour 1974 et jouissant donc de leur droit de vote, le quorum des deux tiers requis par nos Statuts pour la tenue d'une Assemblée générale extraordinaire (art. 21) était largement atteint. Tous les votes ont d'ailleurs été acquis à l'unanimité.

M. Claude Martin, secrétaire, après avoir excusé l'absence de plusieurs membres du Conseil d'administration et notamment lu un télégramme adressé à l'Assemblée par Mme Catherine GIDE, retenue en Angleterre, présenta un bref tableau des activités de l'AAAG depuis deux ans, et annonça le retard qu'allait subir la sortie chez Gallimard de notre Cahier 5, de 1973 (t. II des Cahiers de la Petite Dame), du fait des "retombées" de la crise de l'énergie, très sensible dans le domaine de l'édition ; les épreuves de ce Cahier (672 pages) étaient néanmoins toutes imprimées, et corrigées, dès ce 2 mars. Le secrétaire informa l'assemblée que, malgré tout, le manuscrit du dernier tome des Cahiers de la Petite Dame (CAG 6, de 1974) serait prochainement remis à l'éditeur et signala que l'index général qui le terminerai serait dû à l'un de nos Amis canadiens, le Prof. Dale F.G. McINTYRE (University of New Brunswick, Fredericton), présent dans la salle. Le CAG 7 (1975) serait constitué par la Correspondance André Gide—Jacques—Émile Blanche (p.p. Georges-Paul COLLET) ; viendraient ensuite, en deux tomes, la Correspondance André Gide—Henri Ghéon (p.p. Jean TIPY et Anne-Marie MOULÈNES) et, peut-

être, la Correspondance André Gide—Dorothy Bussy (p.p. Jean LAMBERT). Le projet d'un Annuaire des Amis d'André Gide n'est pas abandonné, mais l'augmentation des coûts dans l'édition (notamment, ces deux derniers mois, hausse de 50 % sur le prix du papier...) contraint l'AAAG à limiter son programme.

Les problèmes budgétaires eurent en effet la meilleure part au cours des débats de cette assemblée générale. Le secrétaire mit en relief le "prix réel" des publications qui ont été fournies à chaque Membre en contrepartie d'une cotisation annuelle de 25 F (pour les Titulaires) : 45 F en 1969 (CAG 1 et BAAG 1 à 5), 45 F en 1970 (CAG 2, Index Gide-RMG et BAAG 6 à 9), 50 F en 1971 (CAG 3, Bibliographie et BAAG 10 à 13), 54 F en 1972 (CAG 4 et BAAG 14 à 17) et 60 ou 65 F en 1973 (CAG 5 et BAAG 18 à 20)... Il n'est naturellement pas question de renoncer ni au Bulletin (dont la fabrication et l'expédition sont d'ailleurs assurées grâce au "Centre d'études gidiennes" de l'Université de Lyon II), ni au service des Cahiers fait à tous nos Membres, formule qui garantit l'existence et la liberté de programmation de ces volumes. Mais il est absolument indispensable que l'AAAG trouve les moyens d'accroître ses ressources. Pour cela, une demande de subvention a été faite auprès du Service des Lettres du Ministère des Affaires Culturelles, demande qui paraît avoir chance d'être favorablement accueillie. Un relèvement du taux de nos cotisations est d'autre part inévitable, et amplement justifié... Après discussion, l'Assemblée décida donc de porter celles-ci, pour 1974, à 30 F pour les Titulaires (certains souhaitaient 35, voire 50 F) et 20 F pour les Étudiants, la cotisation de 100 F restant inchangée pour les Fondateurs.

Mais cette mesure n'était possible qu'après

revision de l'article 5 des Statuts. Agissant en Assemblée générale extraordinaire, l'assemblée a adopté alors une nouvelle rédaction de cet article ainsi conçue :

ART. 5. - *L'Association se compose : 1° de Membres d'honneur ; 2° de Membres fondateurs ; 3° de Membres titulaires ; 4° de Membres étudiants. Les Membres d'honneur sont nommés par le Conseil d'administration et sont dispensés de toute cotisation. Le taux des cotisations annuelles respectivement dues par les Membres fondateurs, les Membres titulaires et les Membres étudiants est fixé chaque année par l'Assemblée générale ordinaire de l'Association.*

Un texte modifié des articles 11 et 12 des Statuts fut également adopté après discussion :

ART. 11. - *Le premier Conseil d'administration est composé de : Présidente, Mme Catherine GIDE, Secrétaire, M. Claude MARTIN, Trésorier, M. Bernard HUGUENIN, Membres, MM. François CHAPON, Jean DENOËL, Jean LAMBERT et Claude GALLIMARD. Ce premier Conseil assurera l'administration de l'Association jusqu'à l'Assemblée générale annuelle qui aura lieu le 20 février 1971. Cette Assemblée renouvellera le Conseil d'administration. Le Conseil d'administration se compose de Sept à vingt membres, nommés pour trois ans et rééligibles. En cas de décès ou de démission d'un ou de plusieurs membres du Conseil, le Conseil nomme provisoirement les membres complémentaires dont les fonctions expireront lors de la prochaine Assemblée générale. Les membres du Conseil d'administration nommés par l'Assemblée générale, en remplacement d'un membre décédé ou démissionnaire, ne restent en fonction que pendant le temps qui restait à courir par le membre décédé ou démissionnaire qu'ils remplacent.*

ART. 12. - *Le Bureau du Conseil d'adminis-*

tration se compose d'un président, d'un ou plusieurs vice-présidents, d'un secrétaire, d'un trésorier et de plusieurs membres. Tous sont nommés pour trois années par le Conseil d'administration à la majorité absolue des membres restant du Conseil. Ils sont rééligibles. Les membres du Conseil d'administration doivent appartenir à un titre quelconque à l'Association.

Ces articles modifiés seront, conformément à l'art. 25 des Statuts, officiellement déposés par notre Présidente à la Préfecture de Police, qui avait enregistré le dépôt de nos Statuts originaux le 3 septembre 1968 sous le n° 68/1221.

L'Assemblée générale a approuvé les bilans 1972 et 1973 tels qu'ils avaient été publiés dans le BAAG (n° 18, p. 15, et n° 21, p. 7). Puis, en accord avec la Trésorière, le Secrétaire a présenté, s'articulant sur le bilan 1973, le "projet de budget pour 1974" suivant :

Reliquat au 31 décembre 1973	8 274,52 F
Cotisations	15 000,- F
Vente de publications AAAG	2 500,- F
Subvention	1 000,- F
Intérêts 1973 livret C. d'épargne	230,- F
Total des Recettes prévues	27 004,52 F
Cahier 5 (600 ex. à 55 F en libr.)	22 000,- F
Frais secrétariat et divers	1 300,- F
Total des Dépenses prévues	23 300,- F
Reliquat prévu au 31 déc. 1974	3 704,52 F

Budget "en équilibre", donc. Mais le Secrétaire a fait remarquer que, depuis ses débuts, l'AAAG n'a toujours payé ses Cahiers qu'au cours de l'année postérieure à celle au titre de laquelle le Cahier était publié : ainsi paierons-nous en 1974 le

	1969	1970	
Cotisations	11 926,98	12 124,41	
Vente public. AAAG	-	747,19	
Recettes diverses	-	207,- (1)	
Total RECETTES	11 926,98	13 078,60	
Cahier annuel	10 146,67	7 666,67	
Autres publ. AAAG	-	3 300,- (2)	
Frais secrétariat	2 210,40	1 984,27	
Frais divers	-	1 048,50 (3)	
Total DÉPENSES	12 357,07	13 999,44	
EXCÉDENT	-	-	
DÉFICIT	430,09	920,84	

(1) Ristourne Adès pour souscriptions disques
Entretiens avec André Gide.

(2) Index de la Correspondance Gide—Martin du Gard (Gallimard, hors commerce).

(3) Frais d'organisation des "Rencontres André Gide" (Collège de France, oct. 1970) : 6 548,50 F - 5 500 F (subvention Affaires Culturelles) = 1 048,50 F.

(4) Bénéfice de la vente des timbres "André Gide", offert par Le Figaro (4 000 F) + Cession de droits du CAG 2 (500 F) + Bénéfice vente Gide aux Oasis (93 F).

(5) Essai de Bibliographie chronologique des Écrits d'André Gide (Bull. Bibliophile, h.comm.).

(6) Y compris fabrication et expédition du BAAG, à la charge de l'AAAG cette année-là.

1971	:	1972	:	1973	:
15 293,03	:	12 739,71	:	12 657,04	:
756,40	:	1 755,81	:	2 382,26	:
4 593,- (4)	:	2 573,70 (8)	:	305,- (10)	:
20 642,43	:	17 069,22	:	15 344,30	:
10 666,67	:	16 800,-	:	22 000,- (11)	:
2 000,- (5)	:	-	:	-	:
5 364,01 (6)	:	2 280,12	:	1 052,51	:
1 250,- (7)	:	4 017,19 (9)	:	-	:
19 280,68	:	23 097,31	:	23 052,51	:
1 361,75	:	-	:	-	:
	:	6 028,09	:	7 708,21	:

(7) Plaque commémorative apposée sur la maison du 1 bis rue Vaneau, le 19 février 1971.

(8) Actif, dévolu à l'AAAG, de l'Association des Amis de Cuverville après sa dissolution.

(9) Équipement mécanographique du secrétariat (machine IBM).

(10) Intérêts 1972 du livret Caisse d'Épargne.

(11) En estimant que le prix de vente en librairie du CAG 5 (672 pp.) sera de 55 F (cf. CAG 4, 496 pp. : 42 F).

RÉOUVERTURE DE

"LA MESSUGUIÈRE"

Tous les "Amis d'André Gide" connaissent le nom de la Messuguière, cette belle et grande maison que Madame Mayrisch, dite "Loup", l'amie luxembourgeoise de la Petite Dame, fit construire quelques années avant la guerre à Cabris (Alpes-Maritimes), au milieu des oliviers et des cistes, face à l'Estérel et des îles de Lérins au large de Cannes : Gide y fit de longs séjours, ainsi que Jean Schlumberger, Roger Martin du Gard, Albert Camus... Peu après la mort de M^{me} Mayrisch, la Messuguière (gérée par une Association sans but lucratif - Loi de 1901 - que préside notre ami Marcel Arland, succédant à Jean Schlumberger) fut agrandie et équipée pour pouvoir accueillir une quinzaine de pensionnaires, intellectuels souhaitant là se reposer ou travailler...

Après un temps de fermeture, la Messuguière vient de rouvrir le 22 mars dernier, jusqu'au 15 ou 30 septembre prochains, et recevra volontiers des membres de l'AAAG : les demandes d'inscription sont à adresser à M^{me} Andrée P. Viénot, 08230 Rocroi (préciser : nom, adresse, profession, dates de réservation). Prix journalier de pension : 66 F en chambre dans la maison principale, 64 F en "cellule" dans le bâtiment annexe (service compris, mais non la boisson). Sur demande, des bourses partielles peuvent être attribuées dans certains cas.

Cabris (code postal 06820) est à 600 m. d'altitude ; à 6 km de Grasse et 30 km de Cannes. Le parc de la Messuguière (tél. : 16.93.60.51.08) a 3 ha, une piscine. Deux bibliothèques bien fournies.

INFORMATIONS

● LUCIEN JEAN ET L'IMMORALISTE ● *Plusieurs lecteurs nous ont interrogé sur la lettre que Gide écrivit à Lucien Jean après son article sur L'Immoraliste, lettre à laquelle nous faisons allusion en présentant cet article (BAAG 20, pp. 27-8). Le Bulletin des Amis de Charles-Louis Philippe où notre regretté ami François Talva la publia (n° 12, de 1954, pp. 73-4) étant épuisé, nous croyons intéressant de reproduire ici cette lettre :*

Cuverville, 18 septembre [1902].

Cher Lucien Jean,

"Cette angoisse réelle" — au moins vous l'aurez sentie dans mon livre — et de cela je vous sais gré, plus encore que des justes et belles pages que vous aurez écrites à son sujet.

Je sais bien, croyez-le, que c'est "cette angoisse réelle" qui importe ; aussi bien est-ce elle qui me fit écrire ce livre, où je vous supplie de voir plus de détresse que de triomphe, et de déconvenue que de joie.

Et je sais bien que vous y voyez tout cela ; mais croyez, je vous en supplie, que vous ne l'y voyez pas *malgré moi*. Faites-moi *cette charité de le croire*.

Croyez aussi que si par le peu que j'ai lu

jusqu'à présent de vous, ou que je sais par Philippe, je me sentais pour vous une affection déjà vive, les injustes lignes du début de votre article ne m'eussent pas tant fait souffrir...

Vous dire cette affection doit suffire aujourd'hui ; — je voudrais en écrire plus long, car j'aurais beaucoup à vous dire... mais : au revoir.

André Gide.

• CONFÉRENCES • *C'est notre ami Auguste Anglès, professeur à l'Université de Paris-Nanterre, qui a prononcé la conférence annuelle de la Société d'Histoire Littéraire de la France, le 13 mars au Collège de France : "Albert Thibaudet et le premier groupe de la N.R.F.". — Le secrétaire de l'AAAG, Claude Martin, maître de conférences à l'Université de St-Étienne, a été invité à donner deux conférences à la Faculté des Lettres Modernes de l'Université de Strasbourg : l'une, le 19 mars, avait pour titre : "Gide, homme d'un seul livre ?"*

• ERRATUM • *C'est par inadvertance que nous avons écrit dans le dernier Bulletin (p. 3) que Marc Allégret était le fils aîné du pasteur : il était en réalité le troisième des cinq fils de celui-ci, nés dans l'ordre suivant : Jean-Paul, Éric, Marc, André et Yves.*

• DONS A LA BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE • *La Bibliothèque du Centre d'études gidiennes, à l'Université de Lyon II, s'est enrichie de plusieurs livres grâce à la générosité de plusieurs donateurs amis : les Éditions Gallimard, MM. Jean-Bertrand BARRÈRE, Pierre de BOISDEFRE, Claude MARTIN et Armand FABER (celui-ci, professeur à Luxembourg, a remis à la Bibliothèque un exemplaire photocopié de sa thèse dactylographiée sur "Gide ou la Recherche de la Sincérité").*

● LOUIS STEVENS ● *Nous avons eu la tristesse d'apprendre le décès, survenu le 21 décembre dernier à Bruxelles, de notre ami Louis Stevens, qui avait adhéré à l'AAAG dès le mois d'avril 1968. Il avait quarante-huit ans et a succombé à une très pénible maladie. L'AAAG présente ses sincères concoléances à Mme Stevens, qui nous a écrit : "Le Journal d'André Gide est resté jusqu'aux derniers jours entre les mains de mon mari. (...) Quand le mal lui laissait un peu de répit, il reparlait avec moi de nos pèlerinages en Normandie, à Uzès, en tous les endroits dont il connaissait les descriptions, et il avait encore exprimé le désir, s'il avait pu se rétablir un peu, de s'en aller jusqu'à Biskra."*

● MARCEL GAVILLET ● *Le pasteur Marcel Gavillet est mort à Lausanne le 27 février. Né le 26 décembre 1905, il aura consacré l'essentiel de sa vie à l'œcuménisme, pris une grande part à la fusion des Églises vaudoises. Mais, à la Faculté de théologie de l'Église libre de Lausanne, il avait été un "Bellettrien" très actif et, s'il ne fut pas des comédiens étudiants qui créèrent Les Caves du Vatican en décembre 1933, c'est à "la Morale d'André Gide" qu'il consacra sa thèse, soutenue le 17 mai 1939 pour obtenir le grade de bachelier en théologie. Venu à Paris en mars 1935 pour préparer cet ouvrage, Marcel Gavillet y logea au Vaneau, dans la chambre de bonne que Gide mit à sa disposition et que Jef Last venait alors de quitter. Après la mort de Daniel Simond, en juillet dernier (v. BAAG n° 20, p. 50), il avait envisagé de reprendre le projet qu'avait élaboré celui-ci d'un Cahier André Gide consacré à "Gide et la Suisse"... De Marcel Gavillet, venu à Lyon en avril 1973 pour y assister à la reprise des Caves, nous gardons le souvenir d'un homme rayonnant de courtoisie, de bonté et de foi.*

● LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE JULES ROMAINS ● *La Société des Amis de Jules Romains vient de se constituer, sous la présidence d'honneur de M. André François-Poncet. Son Conseil d'administration a pour président M. Jean d'Ormesson, pour vice-présidents Mme Lise Jules-Romains et M. André Cuisenier, pour secrétaire général M. André Bourin, pour trésorier M. Paul Zigmant. La Société publiera à intervalles réguliers un Bulletin, qui sera adressé d'office à tous ses membres, et des Cahiers dont les exemplaires de tête, nominatifs, seront réservés aux membres fondateurs. La première Assemblée générale se tiendra le samedi 20 avril à 15 heures, à la Maison Internationale des Pen Clubs, 6 rue François-Miron, 75004 Paris. Cotisations : Fondateur, 100 F ; Titulaire, 30 F ; Étudiant, 15 F. Adhésions reçues au siège social de la Société : 50 rue Corvisart, 75013 Paris.*

● BULLETIN DES ÉTUDES VALÉRYENNES ● *Le Centre d'Études valéryennes, créé à l'Université Paul-Valéry de Montpellier par notre ami Daniel Moutote, publie le premier numéro de son Bulletin trimestriel (1re année, n° 1, Avril 1974). Élégalement présenté, ce fascicule de 50 pages 30x21 cm (offset) contient, après l'exposé des ambitions du nouveau périodique, une chronique des "Actualités valéryennes" et le premier compte rendu des travaux du "Séminaire annuel du Centre d'études valéryennes" (programme de l'année 1973-74, texte de la conférence de Daniel Moutote : "Le moi valéryen", discussion). Abonnement d'un an (4 numéros) au Bulletin des Études valéryennes : France, 20 F ; Étranger, 28 F (CCP Daniel Moutote, Montpellier 633-66). Adresse du Centre d'études valéryennes : Bibliothèque Universitaire - Section Lettres, Université Paul Valéry, 1 place de la Voie Domitienne, B.P. 5043, 34032 Montpellier Cédex.*

● COLLOQUE CHARLES-LOUIS PHILIPPE ● *Un Colloque consacré à Charles-Louis Philippe aura lieu les 6 et 7 juillet prochains, à Vichy et à Cérilly. Tous renseignements auprès de notre amie Mlle Monique Kuntz, secrétaire général de l'Association des Amis de Charles-Louis Philippe, Bibliothèque Municipale, 15 rue du Maréchal Foch, 03200 Vichy.*

● COLLOQUE JACQUES RIVIÈRE ● *Le Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, que dirige notre amie Anne Heurgon-Desjardins, organise un colloque sur "Jacques Rivière, directeur de la N.R.F. (1919-1925)", du 2 au 12 août prochains, au château de Cerisy. Renseignements et inscriptions : C.C.I.C., 27 rue Boulainvilliers, 75016 Paris.*

● GIDE AU NIGÉRIA ● *Un de nos Membres, Miss Ruth Storrie, nous signale que Paludes est actuellement au programme des études françaises de l'Université d'Ibadan à Jos — et qu'un professeur de cette Université, Mme Monique Battestini, a publié trois articles sur Gide dans les trois premiers numéros (avril, septembre et décembre 1970) de la revue Le Français au Nigéria : "Gide, ce bourgeois, et nous", "Gide et la vocation africaine" et "Gide et les trouvailles littéraires".*

● HENRI RAMBAUD ● *Né à Lyon le 21 janvier 1899, notre ami Henri Rambaud y est mort subitement le 14 février. Il avait adhéré à l'AAAG le jour même de sa fondation et il n'avait cessé d'y manifester son attachement à l'œuvre et à la figure de Gide, à qui il avait consacré ses premiers articles voilà plus de cinquante ans. Il nourrissait, ces derniers mois, le projet de réunir tout ce qu'il avait écrit sur Gide et qui demeurerait dispersé ; nous espérons pouvoir réaliser*

ce vœu et, à cette occasion, évoquer plus dignement qu'il n'est possible ici quel homme fervent, lucide et généreux fut Henri Rambaud. Ceux qui l'ont lu savent que c'est un grand nom des études gidiennes qui disparaît.

● "LE PEINTRE D'ANDRÉ GIDE" ? ● Plusieurs de nos lecteurs se sont étonnés de trouver encarté dans le dernier Bulletin un feuillet annonçant une exposition de "gouaches, aquarelles et toiles" d'"un des derniers fauves... le peintre d'André Gide..." : Raymond Cornilleau (à Courchevel 1550, du 24 février au 14 avril). C'est l'artiste lui-même qui nous avait demandé de diffuser cette invitation, et nous l'avons fait en pensant à ce que Gide avait écrit pour préfacier le catalogue de sa première exposition, organisée en mars 1919 à la "Maison des Amis des Livres" d'Adrienne Monnier (ce texte, rarissime, n'a jamais été réimprimé) :

Je vous sais gré, mon cher Blanche, de m'avoir fait connaître Cornilleau. Aux premières aquarelles qu'il me montra, je compris que je l'attendais depuis longtemps.

L'art moderne ressemble beaucoup, ne trouvez-vous pas, à la chaudière de Médée, où celle-ci fait bouillir, découpé en petits morceaux, celui qu'elle prétend rajeunir.

J'admire le dévouement de certains ; on les critique, on les honnit. A dire vrai, ce sont des martyrs. Voyez avec quelle abnégation ils se sacrifient, eux et leur œuvre, pour permettre à l'art nouveau de surgir. Le Salon des Indépendants, je vous dis, c'est la chaudière de Médée.

Oui, j'attendais celui qui, loin à la fois de l'École et de la chaudière, ignoré de tous, solitaire, naïf sans préméditation, sans effort, à la fois orgueilleusement volontaire et modestement studieux, capable de comprendre qu'en art

rien de durable ni de beau ne s'obtient sans un immense effort, occuperait son énergie, non plus à discréditer de vieux moules, mais à construire enfin ; quelqu'un dont les sens subtils, délicats, consentiraient à se soumettre à la domination de l'esprit, par une servitude volontaire qui sans doute est le secret du grand art.

Il se pourrait que ce soit Cornilleau.

Jeune encore, voici dix ans qu'il travaille à l'écart, en silence. Chose inouïe : il préfère son art au succès. Oui, dix ans durant, il s'obstine ; il détruit tout ce qui ne le satisfait pas, et tout ce qu'il fait ne lui paraît encore que préparatoire. Mais enfin le voici qui vient à Paris avec un carton plein d'aquarelles, pleines, robustes, réalisées. Il ne connaît personne. Il court à Blanche sans avoir jamais vu de sa peinture, simplement parce qu'il apprend qu'il est fils du docteur illustre, dont la rue qu'il habite porte le nom, et que lui-même est fils d'un docteur. Il vient à moi parce qu'il croit que je suis un poète anglais. Les aquarelles qu'il me montre me paraissent très belles. Je me doute du sort qui les attend quand les marchands et les grands amateurs s'en empareront. J'ai souhaité que d'abord quelques amis les pussent voir, et sais grand gré à Mademoiselle Monnier d'y aider.

NOUVEAUX MEMBRES
DE L'ASSOCIATION

Liste des Membres de l'AAAG dont l'adhésion a été enregistrée par le Secrétariat depuis la composition du précédent Bulletin :

- 607 Mlle Diane FLEMING, étudiante, Toronto, Ont., Canada (Étud.).
- 608 Mme Ezza AGHA MALEK, Tripoli, Liban (Titul.).
- 609 Mme Esmat AGHA FARÈS, professeur, Beyrouth, Liban (Titul.).
- 610 M. François MÉGARD, étudiant, 69006 Lyon (Étud.).
- 611 Mlle Anne-Marie SCHROPFF, étudiante, 75018 Paris (Fondat.).
- 612 M. Pierre BEAUSIRE, professeur honoraire, Aigle, Suisse (Titul.).
- 613 Mme Florence MORAX, retraitée des Services sociaux, 75015 Paris (Titul.).
- 614 M. Auguste MARTIN, administrateur, Lausanne, Suisse (Titul.).
- 615 Mme Michèle ZIGMANT, assistante sociale, 75013 Paris (Titul.).
- 616 Mme Houa-Sou LEE, anc. ch. de cours à l'Université d'Ewha de Séoul, 92340 Bourg-la-Reine (Étud.).
- 617 M. Christian-Pierre LARNAUDIE, étudiant, 82000 Montauban (Étud.).

- 618 M. Olivier RONY, étudiant, 75018 Paris (Étud.).
- 619 M. Jean-Philippe LEPÊTRE, directeur de société, 75008 Paris (Fondat.).
- 620 Mme Lise Jules ROMAINS, 75016 Paris (Fondat.).
- 621 Mme Marie-Denise BOROS AZZI, professeur à Rutgers University, New Brunswick, N.J. 08903, USA (Titul.).
- 622 Mme Anne GRUNER-SCHLUMBERGER, 75007 Paris (Fondat.).
- 623 M. Basil D. KINGSTONE, professeur à l'Université de Windsor, Ont., Canada (Titul.).
- 624 Mme Renée FUNFSCHILLING, Zurich, Suisse (Titul.).
- 625 M. Albert PY, professeur à l'Université de Genève, Meinier, Ge., Suisse (Titul.).
- 626 M. Georges DROUOT-BAILLE, économiste, Paapeete, Tahiti (Titul.).
- 627 M. Claude AUBANEL, chimiste, Québec, Canada (Titul.).
- 628 Mme Gisela SPIES-SCHLIENTZ, journaliste, traductrice, Hambourg, R.F.A. (Fondat.).

PUBLICATIONS DE L'ASSOCIATION

Les prix (franco de port et d'emballage) indiqués ci-dessous sont strictement réservés aux Membres de l'AAAG. Les commandes sont à adresser, accompagnées de leur règlement par chèque (mais tout mandat doit être envoyé à la Trésorière), à notre Secrétariat.

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Collection 1968-1972 (n° 1 à 17), un vol. broché,
27x21 cm, 360 p. 35 F ou \$ 8.50
Collection 1973 (n° 18 à 20), un vol. broché,
21x15 cm, 162 p. 9 F ou \$ 2.50
Le numéro séparé (dans la limite du stock disponible) 3 F ou \$ 0.80

CAHIERS ANDRÉ GIDE

(Ex. numérotés du tirage réservé aux Membres de l'AAAG (seul tirage numéroté) : 500 ex. pour les n° 1 à 3, 600 pour les suivants. Le prix entre parenthèses est celui du volume ordinaire vendu en librairie.)

Cahiers 1 (1969). *Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste*. Un vol. br., 20,5x14 cm, 412 p. (30 F) 24 F ou \$ 5.75

Cahiers 2 (1970). *Correspondance André Gide — François Mauriac (1912-1950)*. Un vol. br., même

- format, 280 p. (23 F) 18,50 F ou \$ 4.75
- Cahiers 3 (1971). *Le Centenaire*. Un vol. br., même format, 364 p. (32 F) 25,50 F ou \$ 6.25
- Cahiers 4 (1972). *Les Cahiers de la Petite Dame, I (1918-1929)*. Un vol. br., même format, 496 p. (42 F) 33,50 F ou \$ 8.00
- Cahiers 5 (1973). *Les Cahiers de la Petite Dame, II (1929-1937)*. Un vol. br., même format, 672 p. Sous presse
- Cahiers 6 (1974). *Les Cahiers de la Petite Dame, III (1937-1951)*. En préparation

AUTRES PUBLICATIONS

(Ouvrages hors commerce, uniquement tirés à 500 ex. pour l'AAAG.)

Susan M. STOUT, *Index de la Correspondance André Gide-Roger Martin du Gard*. 1 vol. br., mêmes format et couv. que la *Correspondance* (22,5x14 cm), 64 p. (1970) 7,50 F ou \$ 2.00

Jacques COTNAM, *Essai de bibliographie chronologique des écrits d'André Gide*. Un vol. broché, 21x13,5 cm, 64 p. (1971) 6 F ou \$ 1.50

EN DIFFUSION

Le Secrétariat de l'AAAG est en mesure de fournir à nos Membres, avec une réduction nette de 20 % (franco de port et d'emballage) sur leur prix de vente en librairie, les volumes publiés aux Éditions des Lettres Modernes dans la série annuelle *ANDRÉ GIDE* et les collections *ARCHIVES ANDRÉ GIDE* et *BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE*. Renseignements détaillés sur demande.

Publ. trimestrielle. Dépôt légal : Avril 1974
Comm. paritaire : N° 52103 Dir. : Claude MARTIN



